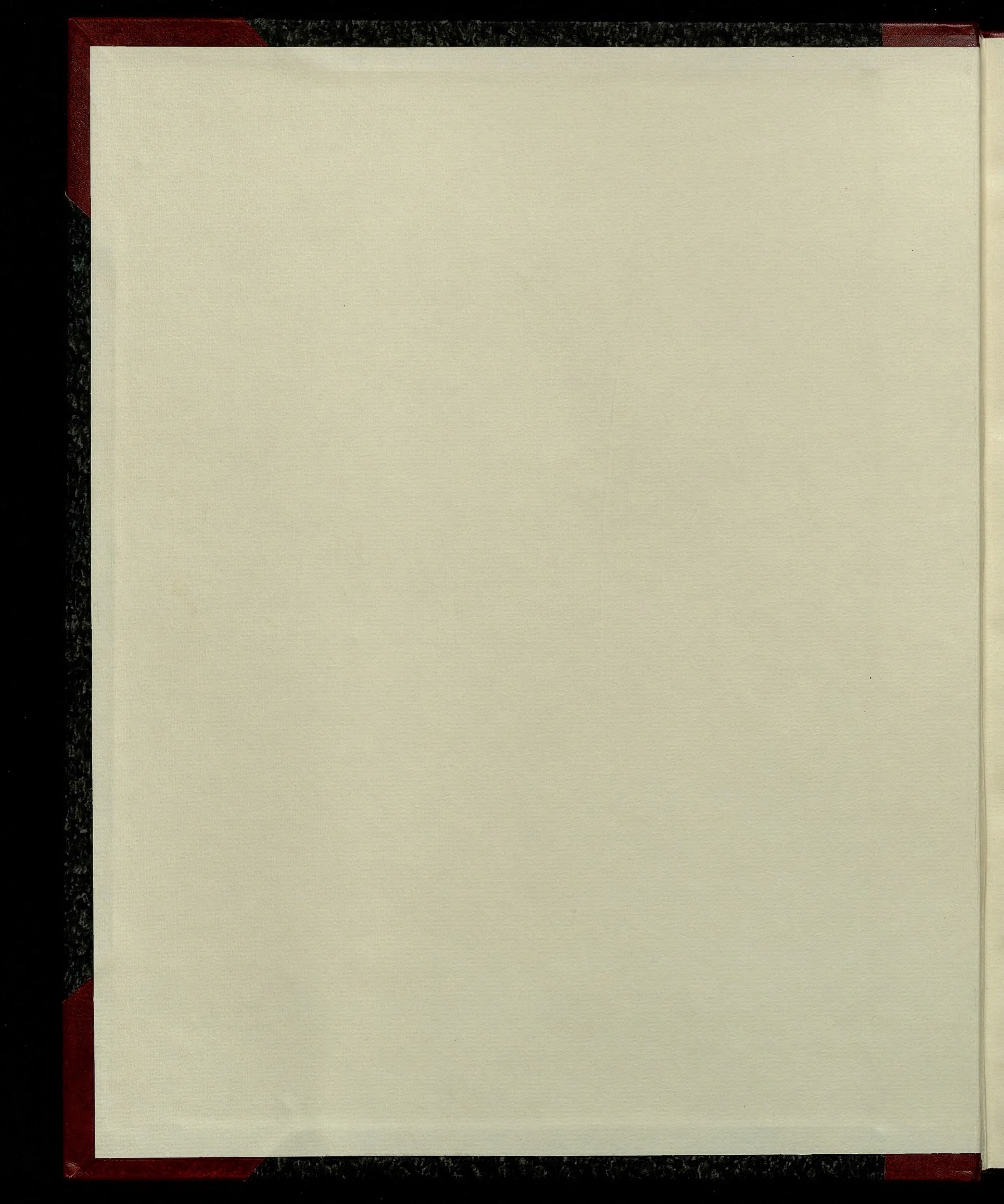
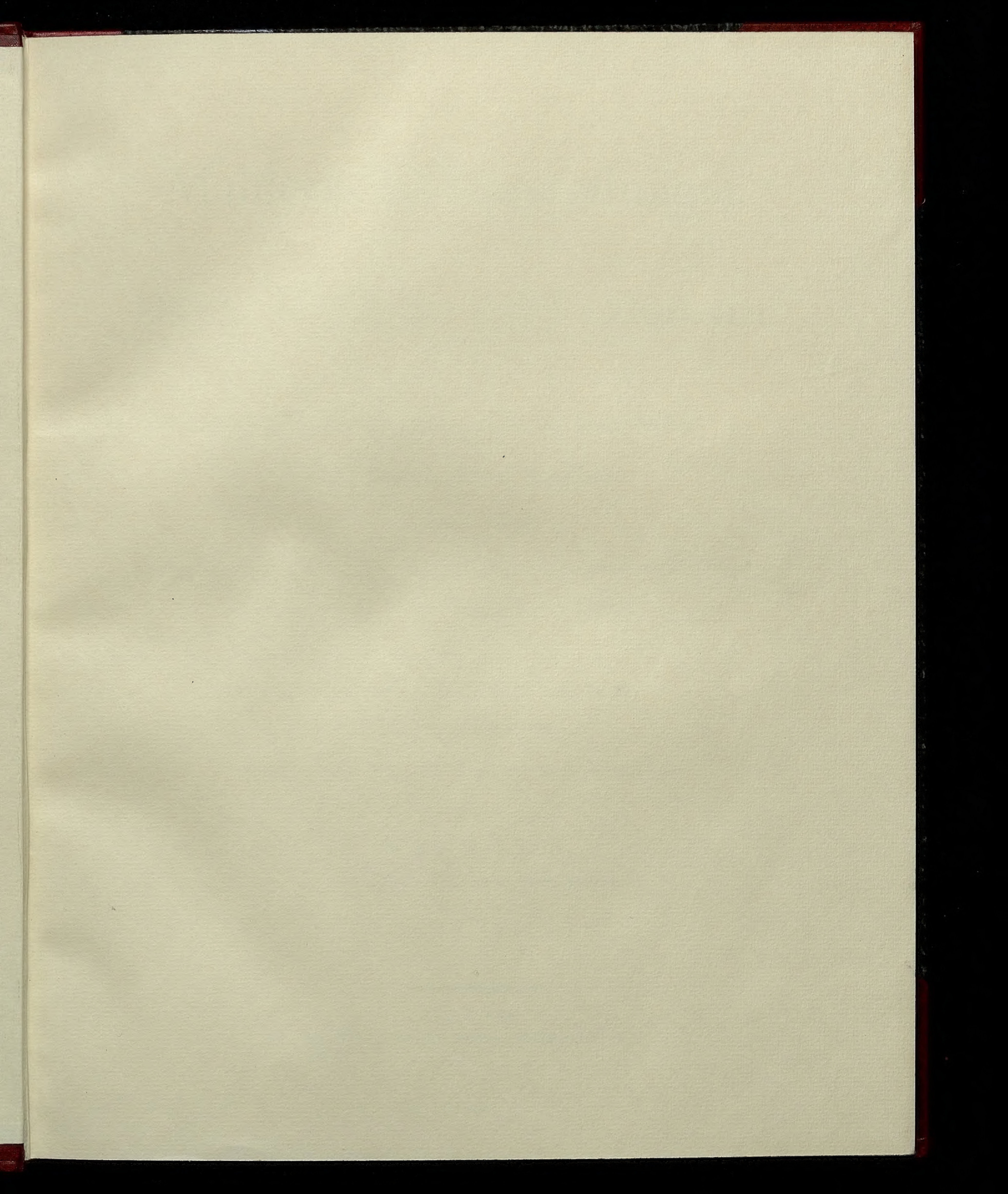
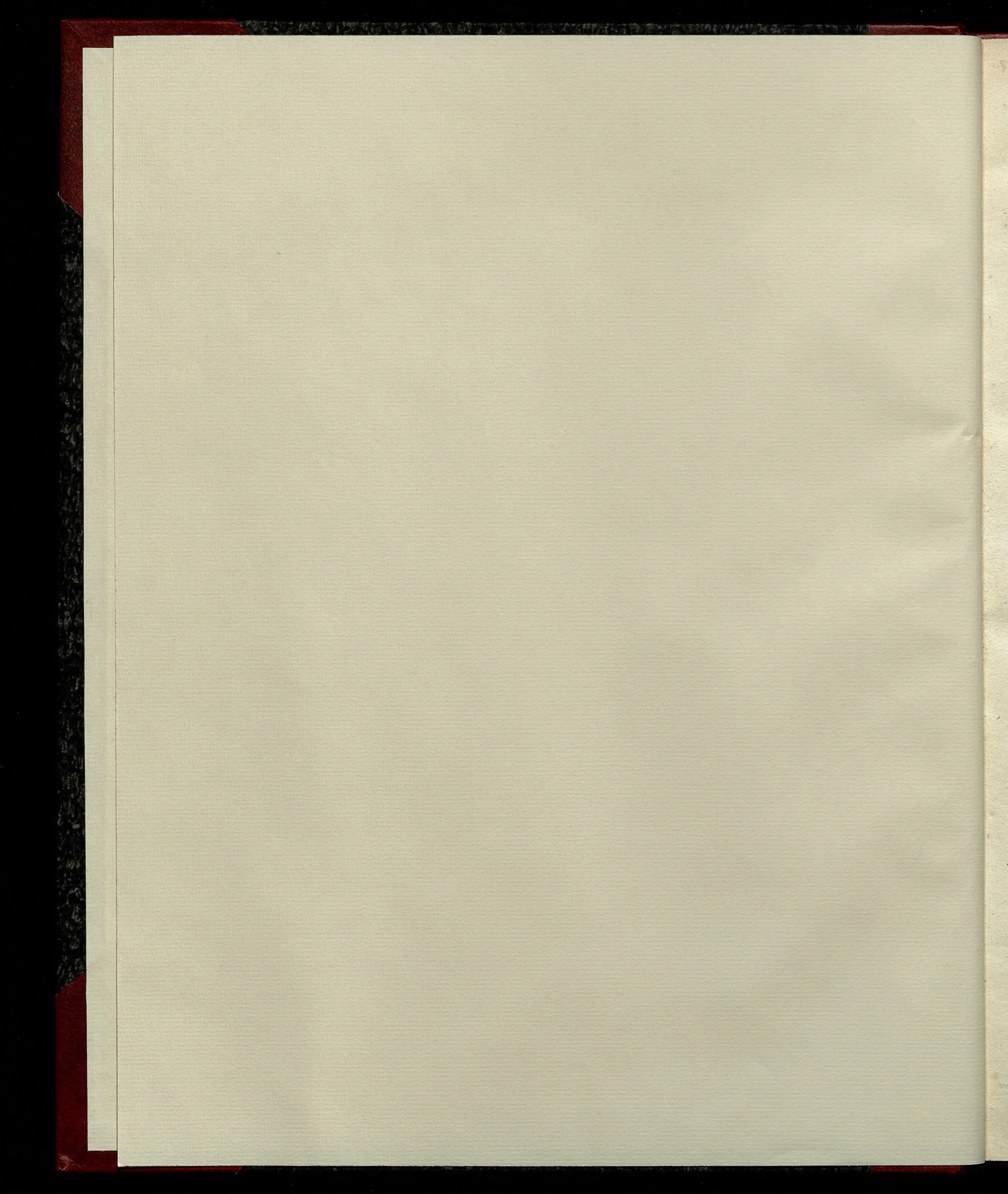








Mahlerische Darstellungen

der

Sitten, Gebräuche und Lustbarkeiten

bey den

Russischen, Tatarischen, Mongolischen und andern Völkern

des Russischen Reichs.

Auf einer Reise mit dem Staatsrath von Pallas an Ort und Stelle gezeichnet

und auf vierzig kolorirten Kupfern dargestellt

von

J. G. H. GEISSLER,

Zeichner und Kupferstecher.

Nebst einer kurzen Erläuterung derselben

von

J. RICHTER,

Russ. Kaiserl. Rath und Fürstl. Sächs. Hofrath.

Viertes Heft.

Leipzig,

in der Baumgärtnerischen Buchhandlung.

TABLEAUX PITTORESQUES

DES

MOEURS, DES USAGES ET DES DIVERTISSEMENTS

DES

RUSSES, TARTARES, MONGOLES ET AUTRES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE.

En quarante Planches enluminées d'après des dessins faits sur lieux, dans un voyage avec le célèbre Conseiller d'Etat de Pallas

Par

J. G. H. GEISSLER,

Dessinateur et Graveur.

Avec un Texte servant d'explication

par

J. RICHTER,

Cons. Imp. Russe et Cons. aulique des Pr. de Saxe.

CAHIER IV.

A Paris chez Levrault, chez Treutel et Würz, chez Amand Koenig, chez Galignani et Comp. et à Leipzig chez Baumgärtner.

Avant-propos.

Ce dernier cahier des Tableaux pittoresques de la Russie, contient encore quelques gravures rélatives à la Crimée et à ses habitants. Les autres planches de cette livraison représentent les usages et la manière de vivre des Tcherkesses, des Tartares Kundourow, des Nogais, des Turcomans, des Cosaques du Don, et des hordes Bohémiennes errantes dans la Crimée, et dans les autres provinces de l'empire russe. Quoique nous nous soyions imposé la loi de donner la plus grande brièveté au texte qui accompagne les gravures, nous avons réuni tout ce qui est nécessaire à leur explication, et choisi les traits les plus intéressants des objets représentés. Pallas a encore été notre guide principal.

RICHTER.

Vorbericht.

Dieses Heft enthält noch einige Ansichten der Krym und ihrer Bewohner, dann Darstellungen der Gebräuche und Lebensart der Tscherkessen, der Kundurofskischen Tataren, der Nogaier, der Truchmener, der Donischen Kosaken, und der in der Krym und andern russischen Provinzen herumziehenden Zigeuner. Die Erklärung der Kupfer ist, wie bey den vorigen Heften, kurz, enthält aber alles, was zur Erläuterung der Abbildungen nöthig ist und überhaupt das Interessanteste über die dargestellten Gegenstände. Auch hier ist Pallas grösstentheils mein Führer gewesen, zu dessen Reise in die südlichen Provinzen Rufslands diese Geifslerischen Kupfer gleichsam das Supplement sind. Doch habe ich immer nur das, was allgemeines Interesse hat, ausgehoben.

J. RICHTER.

PLANCHE XXXI.

Nous avons déja fait mention des chariots tartares en Crimée, appellés Madchares, (v. Pl. XXVIII.). Ces chariots sont ordinairement tirés par des chameaux, dont on entretient un grand nombre dans ce pays, comme nous l'avons observé. Outre les Madchares, on se sert aussi d'Arabas, ou charrètes à deux roues, auxquelles on attelle des chevaux ou des boeufs. La principale destination des Madchares est de servir pour les voyages, ou pour le transport de charges considérables. Les Arabas au contraire sont principalement en usage chez les Nogaïs nomades, et servent à transporter, d'un endroit à l'autre, leurs tentes de feutre (Jous), sans être démontées. L'une et l'autre espèce de charriage sont représentées dans cette gravure. Dans les deux Madchares sur le devant, on voit des marchands arméniens qui vont à quelque foire. Le fond de la voiture contient les marchandises; les voyageurs sont assis à l'ouverture sur le devant. Un Tartare conduit les chameaux.

A gauche, et en deça des deux chariots, on voit une de ces pierres milliaires qui, en Crimée, comme dans toute la Russie, bordent les grandes routes, pour marquer les distances de verste en verste. Ces monuments, comme tant d'autres établissements utiles, datent encore du temps de l'immortelle CATHÉRINE II. Ce sont des obélisques triangulaires de pierre-de-taille, posés sur une base ou un piédestal proportionné à leur hauteur. Chaque dixième verste est marquée par un obélisque plus élevé, ayant, au lieu de pointe, un chapiteau ou dé à huit faces.

Dans l'éloignement, on apperçoit un attelage de six boeufs devant la charrue pesante qui est en usage parmi les Tartares, et dont Pallas fait la description suivante: „Cette charrue a beaucoup de rapport avec celle dont on se sert en petite Russie. Elle est montée sur deux roues; le soc est large, fort, et grossièrement travaillé. Selon la nature du sol, cette lourde machine demande un attelage de plusieurs paires de boeufs. Dans des terres nouvellement défrichées, il en faut jusqu'à quatre paires. Outre l'homme qui laboure, on a besoin de deux ou trois garçons pour conduire les boeufs. Par cette raison, plusieurs ménages se réunissent pour faire ce travail en commun. Cet usage prévant surtout parmi les habitants des contrées montagneuses, où l'on ne saurait entretenir beaucoup de bestiaux, de sorte que chaque famille n'y possède guères au delà d'une paire de boeufs.

XXXI. *Blatt.*

Das Fuhrwerk der krymischen Tataren besteht in grofsen vierrädrigen Wagen, Madscharen genannt, die gröstentheils von Kameelen gezogen werden, deren es, wie schon bey einer andern Gelegenheit erwähnt worden ist, eine beträchtliche Anzahl in der Krym giebt, und in zweyrädrigen Karren, Araben oder Arben, die mit Pferden oder Ochsen bespannt werden. Die Madscharen dienen zu Laſt- und Reisewagen, und die Arben werden von den nomadisirenden Nogaïern vorzüglich dazu gebraucht, um ihre kleinen Filzhütten (Jiis), die nicht auseinander genommen werden, und ihr weniges Hausgeräthe von einem Orte zum andern zu transportiren. Auf der vorliegenden Kupfertafel sehen wir beyde Gattungen von Fuhrwerke. In den Madscharen befinden sich reisende Armenische Kaufleute, die zu irgend einem Jahrmarkte fahren. Das Innere der Wagen enthält die Waaren und in der vordern Oefnung sizzen sie selbſt. Ein Tatar leitet die Kameele.

Links im Vordergrunde sieht man eine krymische Werstsäule, dergleichen man auf allen Hauptwegen findet. Diese schönen Werstsäulen, die, wie so manches Grofse und Schöne in Rufsland, noch aus den Zeiten der grofsen CATHARINA herstammen, sind dreyeckige, aus Bruchsteinen gehauene, Obelisken, die auf einem verhältnifsmäfsigen Piedestal ruhen, und jede zehnte Werst ist mit einer höhern runden Säule bezeichnet, die ein achteckiges Kapital und eine stumpfe Spizze hat.

Im Hintergrunde wird der schwere tatarische Pflug von sechs Ochsen gezogen. Pallas*) beschreibt diesen Pflug folgendermafsen: „Der Pflug, dessen sich die Tataren bedienen, ist dem kleinreufsischen schweren Pfluge ganz ähnlich, mit zwey Rädern und einer breiten Pflugschaar versehen und sehr plump und stark gearbeitet. Sie spannen nach Gelegenheit und Beschaffenheit des Erdreichs zwey, drey, auch zum Neubruch wohl vier Paar Ochsen davor, da denn zwey bis drey Knaben zum Treiben nöthig sind, ohne den Mann, der den Pflug regiert. Deswegen vereinigen sich gemeiniglich mehrere Hausväter zum gemeinschaftlichen Pflügen, besonders im Gebirge, wo die Viehzucht geringe ist und viele nicht über ein Paar Ochsen besizzen."

*) Th. II. S. 342.



31.



PLANCHE XXXII.

Cette planche présente une vue intéressante de la forteresse de Soudagh, située dans la partie méridionale de la Crimée, à l'entrée de la vallée délicieuse qui porte le même nom, et dans laquelle croît le meilleur vin du pays. Cette vallée, séparée de la mer par deux montagnes d'une assez grande élévation, appellées Altchak-Kaïa et Kousch-Kaïa, et par le rocher sur lequel le fort est bâti, s'étend environ 3 verstes ($\frac{3}{5}$ de lieue) en longueur, et 2 verstes ($\frac{2}{5}$ de lieue) en largeur. Une hauteur nommée Heudatli la divise ensuite en deux branches, dont l'une se dirige vers le village de Tarachtasch, dans une longueur de 3 verstes, et l'autre vers Koutlak, à la distance de 2 verstes. Dans toute cette étendue, cette vallée est remplie de vignes et de vergers. La ruisseau Souksou parcourt la grande vallée; il est joint par un autre plus petit, le Karagtasch qui descend d'un vallon latéral, mais dont les eaux tarissent prèsque chaque été. Au moyen d'une multitude de canaux, on distribue les eaux de ces ruisseaux dans toute la vallée pour arroser les vignes. La fertilité de cette contrée, d'un sol marneux et exposé aux sécheresses, sous ce climat très chaud en été, ne saurait être entretenue sans cette mesure. C'est par cette raison que les vignes ne sont pas, comme ailleurs, plantées sur des hauteurs, ou sur le penchant des collines, mais dans le fond des vallées, pour être à portée de l'eau qu'on y distribue avec des seaux. C'est ainsi que Mr. Pallas nous décrit cette vallée de Soudagh. Cet observateur, préoccupé sans doute de recherches d'un genre sérieux, sur des objets d'histoire naturelle, paraît voir sans admiration les beautés de cette contrée.

Il en convient lui-même, mais il ajoute que cela ne pourrait arriver qu'à celui qui n'aurait pas vu la Sibérie. L'enthousiaste Ismaïlof nous en donne aussi une description que nous jugeons à propos de présenter à nos lecteurs, mais en nous permettant d'en élaguer ce que son style paraît avoir quelquefois de trop exalté et de trop sentimental.

„Qu'on se représente, dit-il, une plaine que l'oeil ne saurait embrasser à la fois, et toute cette plaine ne faisant qu'un seul grand jardin, divisé à son tour en mille petites vignes, chargées d'une quantité prodigieuse de grappes d'une excellente espèce de raisin. Combien l'oeil est enchanté de l'éclat de cette belle verdure, diversifiée par mille nuances; de cette multitude de vergers remplis des plus beaux arbres fruitiers; de ces petites cabanes qui percent à travers d'épais feuillages, et habitées pendant la belle saison par des familles heureuses, qui jouissent de ces dons

XXXII. Blatt.

Die Festung Sudagh, von welcher diese Kupfertafel eine Ansicht (von der Nordseite) liefert, liegt am Eingange des herrlichen Thales von Sudagh, in welchem der beste krymische Wein wächst. Dieses Thal erstreckt sich von der See, von welcher es durch die beyden hohen marmorartigen Kalkfelsen Altschak-kaja und Kuschkaja, so wie durch den Felsen, auf dem die Festung liegt, getrennt ist, in einer Länge von drey Wersten bey einer Breite von zwey Wersten. Dann theilt es sich an einer vorliegenden Höhe, Heidatli genannt, in zwey Aeste, wovon der eine nach dem Dorfe Tarachtasch zu, gleichfalls ungefähr drey Werste, der andre aber, der sich gegen Kutlak zieht, nur zwey Werste lang ist. In dieser ganzen Ausdehnung ist es mit lauter Wein- und Fruchtgärten angefüllt. Durch das grosse Thal fliesst der Bach Souksu, mit welchem sich der kleinere Karagatsch vereinigt, der aus dem westlichen Nebenthale kommt, und im Sommer fast allemal versiegt. Beyde werden zur Bewässerung der Weingärten durch Kanäle überall hingeleitet und sind zur Fruchtbarkeit des Thales bey der Dürre des hiesigen Klima's und dem trocknen Mergelboden unentbehrlich; deswegen sind auch die Weingärten nicht wie anderwärts auf Bergen, sondern in den Thälern, wo man mit Wasserrinnen beykommen kann, angelegt. Dieses ist die Beschreibung des Sudaghischen Thales nach dem kalten, ernsthaften Beobachter, Pallas*), den die Schönheiten der Krym eben nicht in Extase versezzen, welches, wie er an einem Orte sagt **), nur der Fall seyn kann, wenn man Sibirien nicht gesehen hat. Aber mit welchen Farben mahlt es der junge, enthusiastische Reisende Ismaïlow! Hier ist die Stelle †), ob sie gleich hie und da durch Uebertreibung und zu grosse Sentimentalität zum Ekel wird: „Stellt euch eine Ebne vor, die grösser ist, als dass man sie mit einem Blicke übersehen könnte, und in dieser Ebne einen einzigen grossen Garten, der in der That aus tausend und abermals tausend Weingärten besteht, in denen sich tausend und abermals tausend Reben in einander schlingen, an welchen Millionen Trauben hängen! Stellt euch das schönste Grün vor, das sich in den mannichfaltigsten Schattirungeu durchkreuzt, eine Menge von Fruchtgärten, voll der üppigsten Obstbäume, und einige kleine Häuser, die aus dem dichten Laube hervorblicken. Hieher ziehen sich die Besizzer mit ihren Familien im Sommer zurück, und die zarten Schönen blühen hier in ihrer einfachen natürlichen Kleidung und bey dem Idyllenleben, das sie hier

*) Th. II, S. 180. **) Th. II. S. 116. †) Th. III. S. 142.

précieux de la nature. C'est ici qu'on voit, comme dans une seconde Arcadie, la jeunesse et la beauté couler des jours incomparablement plus heureux que ceux des belles de nos villes, au milieu des plaisirs factices que le luxe enfante. Ici les belles ressemblent aux fleurs qui naissent sous leurs pas. Ici, en un mot, on peut se retracer, dans toute sa vérité, l'image des jardins d'Alcinoüs ; vous les retrouverez dans cette vallée de Soudagh."

„Les révolutions que tant de contrées de la terre ont dû subir, n'ont pas toujours été aussi heureuses que celle qui a changé la face de cette vallée. Non loin d'ici était jadis une ville, nommée Soudagh. Elle n'est plus. Des jardins en occupent maintenant le terrain, et les beautés de la nature ont remplacé les décorations de l'art. La vue de ces vignes et de ces bosquets fait éprouver des sensations que l'aspect des palais ne pourrait exciter. La tranquillité des campagnes émeut bien plus l'ame que le fracas d'une ville peuplée, et l'ennui qui règnait jadis dans celle de Soudagh, ne saurait vous suivre ici."

„Le voyageur, qui ne voudrait, dans cette contrée enchantée, que se livrer à l'admiration de la magnificence de la nature, n'est pas satisfait d'y rencontrer un palais *)."

„Je descendis dans l'habitation de Mr. Pallas. Elle est entourée d'un jardin botanique et d'orangeries. Quoique Mr. Pallas fût absent, on me fit une réception hospitalière, dans cette agréable solitude. Le jardinier me régala d'excellents fruits, comme abricots, pêches, cerises et poires. Le raisin n'était pas mûr encore. J'eus regrèt de voir dépouiller les arbres de leur ornement, pour satisfaire aux jouissances de mon palais."

„La maison de Mr. Pallas est jolie; mais les jardins m'attiraient davantage. J'y passai toute la soirée, en me promenant dans des allées d'arbres, dont les branches chargées de fruits formaient des espèces de berceaux. Ce ne fut qu'avec regret que je m'arrachai de ce délicieux endroit." —

Mr. Sumarokof est également enchanté de la beauté de cette vallée. Il peint surtout le contraste que fait, avec ce site charmant, le chemin détestable qui y conduit au travers des montagnes.

Selon la description de Mr. Pallas, l'ancienne forteresse Soldaïa, nommée ainsi par les Génois ses fondateurs, d'après le nom de la vallée de Soudagh, est

*) C'est celui qui fut bâti pour l'Impératrice Catherine II, lors de son voyage en Tauride.

führen, schöner, als in den Städten, und gleichen den reizenden Blumen, unter denen sie wandeln —. Stellt euch endlich, um alles mit einem Worte zu sagen, die Zaubergärten des Alcinous vor, und nun mahlet euch selbst das Bild von Sudagh aus.

Nicht immer sind die Revolutionen, welche diesen oder jenen Theil der Erde betreffen, so glücklich, als die, welche Sudagh erfahren hat. Nicht weit von hier ſtand vor Zeiten eine Stadt, welche den Namen Sudagh führte, aber sie ist nicht mehr. An ihre Stelle sind Gärten getreten und die reichen Verzierungen der Natur haben die Verzierungen der Kunst ersezt. Heitrer lächeln jezt die Weingärten als einst die stolzen Palläste und dem Geräusche, der Verschwendung und der Langenweile ist Ruhe, Einfalt und Zufriedenheit gefolgt.

Der kayserliche Pallast*), welcher vor einiger Zeit zwischen diesen Gärten errichtet worden ist, misfällt den Augen des Reisenden, der hier nur die Pracht der Natur zu sehen wünscht.

Ich trat in dem Hause des H. Pallas ab, der hier einen Garten und Orangerieen hat, und auch in Abwesenheit des Wirthes empfieng mich doch auch hier in dieser glücklichen Einsamkeit die liebenswürdigste Gastfreyheit. Der Gärtner brachte mir Aprikosen, Pfirschen, Kirschen und Birnen — die Weintrauben waren noch nicht reif — allein mich dauerte es, daſs man diese Früchte gepflückt hatte. Sie zierten die Bäume so schön, daſs ich lieber gewollt hätte, sie an den Aesten prangen sehen, als meinen Gaumen damit ergözzen (!)

So schön auch das Häuschen war, in welchem ich mich befand, so lockten mich doch die Gärten noch mehr. Ich gieng also hinaus und brachte den ganzen Abend darinnen zu. Wie angenehm ist es in den von Zweigen fruchttragender Bäume bedeckten Pfaden zu wandeln, die sich krümmend hinschlängeln und die man immer gern von neuem betritt, als könnte man sich nicht von ihnen losreiſsen!" — Auch Sumarokow ist von diesem Thale entzückt und schildert besonders den Contrast, den der fürchterliche Weg über die Gebirge mit der Ansicht dieses reizenden Thales macht**).

*) Dieser Pallast wurde für Catharina die Groſse errichtet, als sie die Reise durch die Krym machte.

**) S. 166.

placée sur le sommet d'un rocher escarpé de tous côtés, surtout du côté de la mer. Le plateau que forme ce rocher, et qui s'étend un peu plus en longueur qu'en largeur, est en pente vers le nord, et par conséquent plus élevé à son flanc qui regarde la mer. Le long de ses bords, il est entouré d'un mur élevé et épais, couronné de distance en distance de tours, de forme quarrée ou ronde. Ce mur n'est interrompu que du côte de la mer où le rocher est à pic. Ici il y a cependant encore un mur qui, d'une tour placée plus bas, conduit au signal, c. a. d. à une autre tour bâtie sur la sommité de la montagne. Ce dernier bâtiment renferme des conduits ou canaux, par lesquels, à ce qu' il paraît, on faisait parvenir l'eau de pluye dans des citernes très solidement construites et voutées, qui se trouvent plus bas dans la forteresse. La place n'a qu'une montée qu'on peut gravir commodément du côté du nord-ouest. Ce chemin, qui conduit à la forteresse, entre des tours d'une hauteur considérable, est encore protégé par un ouvrage avancé. — Sur les tours, et sur les murs, qui ont croulé en partie, il y avait autrefois plusieurs inscriptions en caractères gothiques, d'une forme agréable, et sculptés en relief sur la pierre. Beaucoup de ces inscriptions ont été enlevées. Il en reste cependant encore quelques-unes, ainsi qu'un bas-relief qui représente un St. George. La plupart de ces incriptions ont été gravées dans un ouvrage du Génois Odérico (Lettere Ligustiche). Cet auteur y a joint des explications et des éclaircissements historiques. Ce qui reste dans cette forteresse des édifices tombés en partie en ruines, ainsi que leurs décorations dans le gout gothique, a été employé en grande partie à la construction de casernes dans l'enceinte des fortifications. Outre les murs de la forteresse, on n'a épargné que la Cathédrale d'une grandeur considérable, et ornée d'une voute magnifique. —

De ce côté de la forteresse, la gravure fait voir une partie de la vallée de Soudagh, et delà la vue s'étend jusqu'aux deux montagnes élevées d'Altchak-Kaïa, et de Kousch-Kaïa. La pierre calcaire de ces montagnes est de la nature du marbre.

Von der Festung Sudagh giebt Pallas folgende Beschreibung*): „Die alte Genuesische Festung Soldaja (der alte italiänische Name von Sudagh), welche von diesem Thale den Namen hatte, liegt auf einem, an allen Seiten, besonders an der See, steil abgerissenen Felsen, dessen längliche Scheitelfläche an der Nordseite abschüssig, an der Seeseite aber höher ist. Am Rande ist dieselbe durch eine starke und hohe Mauer mit zehn theils runden, theils viereckigen, Thürmen umgeben, die nur an der Seeseite, wo die Felsen ganz steil anstehen, unterbrochen ist; doch befindet sich auch hier eine Mauer, welche von einem untern Thurme nach dem, auf dem höchsten Theile des Berges erbauten, Wartthurme hinaufläuft, und in welcher Wasserröhren liegen, welche das Regenwasser nach den unten in der Festung befindlichen tiefen und grofsen, vortreflich ausgemauerten und gewölbten, Cisternen zu führen gedient zu haben scheinen. Der Ort hat nur eine bequeme Auffahrt an der nordwestlichen Ecke, welche zwischen hohen Thürmen in die Festung führt und noch mit einem Aussenwerke verwahrt ist. An den Thürmen und Mauern, von denen ein Theil umgestürzt ist, gab es an mehrern Orten Inschriften in zierlichen Gothischen, erhaben gehauenen Charakteren, deren viele von hier weggeführt, einige aber, so wie auch ein Basrelief eines St. Georgs, noch vorhanden sind. Die meisten dieser Inschriften sind in einem befondern Werke des Genuesers Oderico (Lettere Ligustiche etc.) abgebildet und zum Theil erklärt und historisch beleuchtet zu finden. Von vielen sonst noch stehenden ruinirten, auch zum Theil gothisch verzierten, Gebäuden in der Festung sind jezt die meisten zum Bau der Kasernen, die man innerhalb der Mauern erbaut hat, niedergerissen, und es steht nur noch die grofse und schön gewölbte Kathedralkirche und die Thürme und Mauern der Feftung.“

So viel zur Erklärung unsrer Kupfertafel, auf welcher man, ausser der Festung, noch die beyden marmorartigen Kalkfelsen, Altschakkaja und Kuschkaja, einen Theil des Sudaghischen Thales, und im Vordergrunde eine Gesellschaft Tataren sieht, die sich mit einem Tschupan, oder tatarischen Hirten**) unterhalten.

*) Th. II. S. 193.

**) Siehe das vorige Heft. Blatt XXVIII.



32.

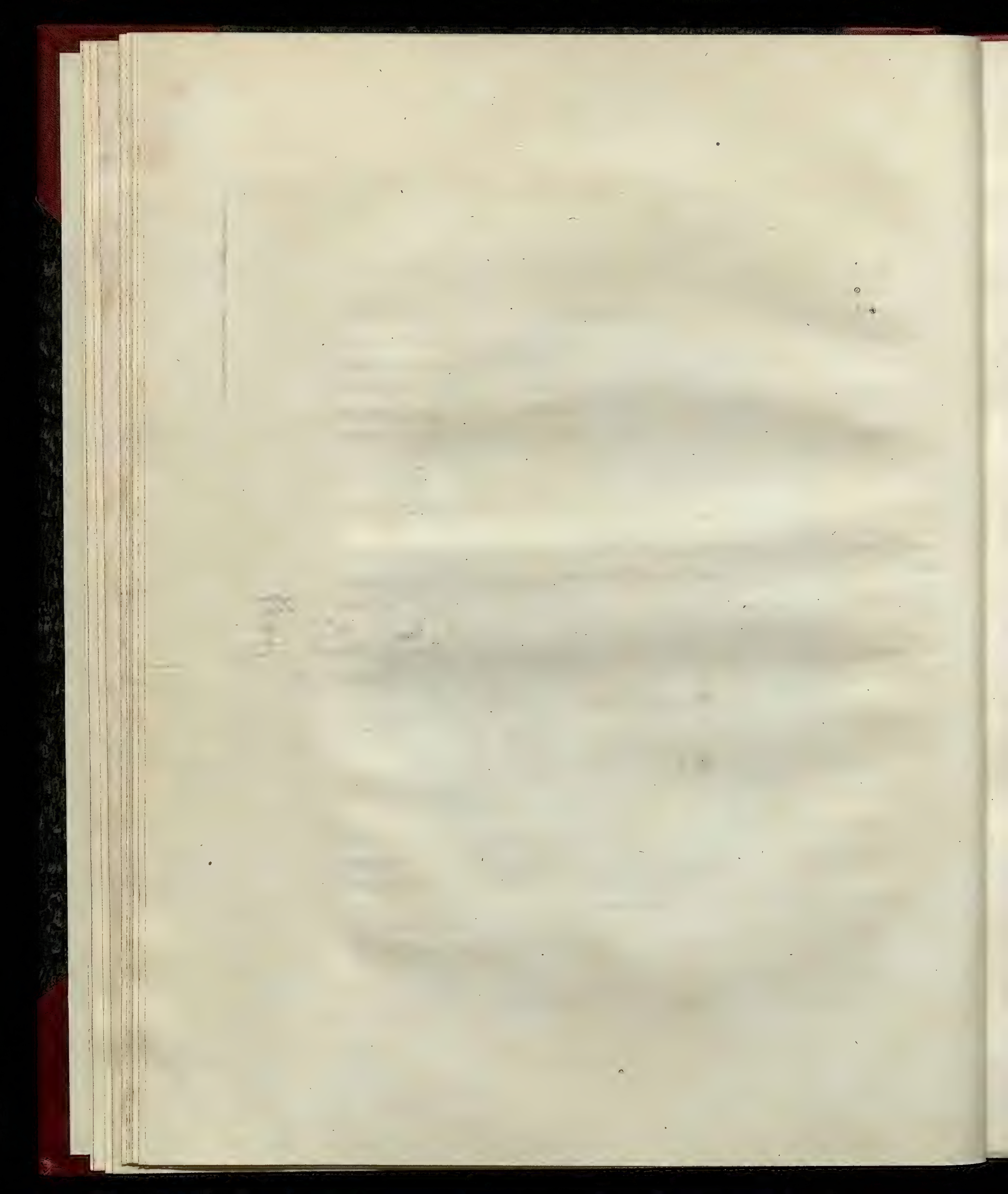


PLANCHE XXXIII ET XXXIV.

LES TCHERKESSES, OU TCHERKASSES.

Les peuples auxquels nous donnons cette dénomination, sont plus généralement connus sous celle de Circassiens, nation courageuse, chez laquelle on retrouve, à certains égards, cet esprit de chevalerie qui animait jadis la noblesse de presque tous les pays de l'Europe, et même le système féodal des anciens chevaliers Teutons, dans la Prusse et la Livonie. Cette nation, divisée en un grand nombre de tribus ou peuplades, habite en partie la belle plaine au pied du Caucase, jusqu'à une certaine distance, en partie quelques districts dans ces montagnes. Quelques-unes de ces tribus sont soumises au sceptre de l'empire russe; et le territoire qu'elles occupent est appellé la Kabardie. On divise cette province en grande et petite Kabardie, et c'est ici qu'on trouve les Tcherkesses proprement dits dont il est question, et qui prétendent être descendus des Arabes. Leur soumission aux Russes n'est guères qu'apparente, parceque ce peuple, jaloux de sa liberté et de son indépendence, ne souffre presqu'aucune contrainte. Par cette raison, les moeurs y conserveront encore longtems une teinte de férocité, et la civilisation y trouvera difficilement accès. On en a la preuve dans ce que Pallas rapporte*) au sujet d'une institution très desirable, que le Gouvernement cherchait à faire adopter aux Princes et Nobles de ce pays. Il s'agissait de l'établissement de Juges nommés par élection, parmi les habitants de la Kabardie, afin de parvenir insensiblement à mettre fin aux désordres de l'anarchie. Ces fiers chevaliers ne se prétèrent à cette mesure que par déférence aux conseils du Mufti de Kasan, et par le respect que leur inspirait la présence d'un fort détachement de troupes russes; et malgré cette condescendance apparente, on pouvait prévoir qu'ils ne respecteraient pas longtemps une institution qui contrariait leurs gouts.

La nation des Tcherkesses proprement dits, compte dans son sein des Princes (Pschis, ou Beys) et des Nobles, ou Chevaliers (Usdes), divisés les uns et les autres en diverses familles, plus ou moins puissantes, et souvent ennemies mortelles les unes des autres. Les Princes sont très supérieurs en rang et en dignité aux Usdes. Ils jouissent de la prérogative de pouvoir ennoblir un simple sujet qui s'est distingué par son mérite, c. a. d. de l'élever au rang d'Usde. Les Usdes sont leurs vassaux. Les ordres privilégiés, soit Princes, soit Nobles, ne connaissent

*) Première partie p. 351.

XXXIII. und XXXIV. Blatt.

Die Tscherkessen.

Die muthige Nation der Tscherkessen (Circassier), unter welchen der alte Rittergeist, der sonst den Adel der meisten europäischen Länder beseelte, und selbst die Feudalverfassung der ehemaligen deutschen Ritter in Preussen und Liefland gewissermaſsen zu finden ist, bewohnte die schöne Ebne vor dem Caucasus und einen Theil des Gebirges. Derjenige Theil dieses Volks, welcher dem russischen Zepter unterthan ist, wird die Kabarda genannt, welche in die groſse und kleine getheilt iſt. Doch lassen sie sich in ihren Freyheiten nur ungerne beschränken und die Fortschritte der Civilisation gehen bey ihnen nur langsam von statten, wovon Pallas Erzählung*) von der Richterwahl am Baksan zeugt, die durch Ueberredung des kasanischen Mufti, und die Gegenwart eines starken russischen Truppencorps nur kaum bewerkstelligt werden konnte und von welcher sich doch, wie Pallas bemerkt, wenig gute Wirkung und Dauer hoffen lieſs.

Die eigentliche Nation besteht aus den Fürsten (Pschi oder Bei) und den Rittern oder Edelleuten (Usden), die sich in verschiedene Stämme oder Familien theilen, welche mehr oder minder mächtig und zum Theil die erbittertsten Feinde unter einander sind. Diese Fürsten und Ritter kennen kein andres Geſchäft als Krieg, Raub und Jagd. Sie schweifen umher, schmausen und banketiren, oder ziehen auf Fehde und Raub aus, gerade wie die Ritter in den Zeiten des Fauſtrechts; während die erblichen Unterthanen oder Bauern, die ihnen blinden Gehorsam schuldig sind, und mit Gut und Leben unter ihrer Gewalt stehen, das Land bestellen, die Heerden weiden, Häuser und Wohnungen bauen, und mit einem Worte alles, was Arbeit heiſst, verrichten.

Auf Taf. XXXIII. sind einige Fürsten oder Ritter zu Pferde im Harnisch, andre zu Fuſse in ihrer gewöhnlichen Kleidung, und einige gemeine Tscherkessen, welches wahrscheinlich Bedienten sind, abgebildet. Den Anzug der erstern beschreibt Pallas**) folgendermaſsen: Wenn ein Fürst oder Edelmann in vollem Ceremoniel zum Besuche geht, so zieht er über das Untergewand seinen Panzer und

*) Th. I. S. 342.

**) Th. I. S. 382. Ueberhaupt ist das meiste aus Pallas entlehnt, welcher die Tscherkessische Nation im ersten Theile von S. 372. an ziemlich umständlich beschreibt.

d'autre occupation que la guerre, le brigandage et la chasse. Semblables en tout aux anciens chevaliers du temps de l'anarchie féodale, ils passent leur vie ou dans des courses, ou dans des festins, ou dans des expéditions qui ont pour objet la guerre ou le pillage. Le rèste de la nation, sous le despotisme absolu de ces Nobles, gémit dans une servitude héréditaire, qui les condamne à une obéissance aveugle. Leurs seigneurs disposent en maîtres de leur vie et de leurs biens, et les chargent de tous les travaux dont ils recueillent les fruits.

La planche XXXIII. représente quelques Nobles à cheval, couverts de leur armure; d'autres sont à pied, et avec leur habillement ordinaire; quelques individus du commun, qui sont probablement des domestiques, les accompagnent. Nous transcrirons de l'ouvrage de Mr. Pallas *) la description qu'il donne de leur costume. „Lorsqu'un Prince ou un Noble va faire une visite en cérémonie, il endosse, au lieu de l'habit ordinaire, une cotte de maille, et tout ce qui compose une armure complette, c. a. d. le casque, le sabre, l'arc et le carquois etc. Quelques fois la première est couverte par une jaquette blanche. La cotte de maille est faite d'anneaux d'acier poli. On en apporte aux peuples des montagnes, soit de la Perse, soit de Kubescha. Le casque et les brassards sont également d'acier d'un beau poli. Au premier est attaché un filet d'anneaux, semblable à la cotte de maille, et qui descend sur les épaules. Dans la ceinture ils portent ordinairement des pistolets et des poignards.

L'habillement ordinaire des Nobles Tcherkesses, dont nous voyons ici quelques-uns à pied, ressemble à celui des Tartares, mais il est d'une coupe plus légère et qui plaît davantage. On voit sur l'habit, des deux côtés de la poitrine, plusieurs pochettes piquées, dont la destination est de renfermer des cartouches pour la charge des pistolets. Ils ont la tête rasée à la manière des Polonais, et couverte d'un bonnet en forme de melon. Ce bonnet est piqué et ouatté. Ils portent aussi la moustache comme les Polonais. Quelquefois, à l'imitation du costume de la chevalerie, ils mettent une veste d'une étoffe riche, dont ils couvrent les vêtemens de dessous. Les Tcherkesses de la classe inférieure portent ordinairement une espèce de manteau, appellé Bourka, d'une forme peu élégante, et grossièrement fait de feutre foulé. Ils ne s'en séparent que rarement lorsqu'ils sortent, même en été. Leurs habits au rèste ont la même coupe que ceux des classes privilégiées. Au defaut de

*) Première partie p. 382.

volle Rüstung an und darüber zuweilen eine weiſse Panzerweste. Die Panzer sind aus polirten stählernen Ringen verfertiget und kommen theils aus Persien, theils aus Kubescha zu den Gebirgsvölkern. Der Helm, an welchem ebenfalls ein Nez von Ringen bis auf die Schulter hängt, und die Armschienen sind von polirtem Stahle. Im Gürtel wird dabey gemeiniglich Dolch und Pistolen getragen und um die Hüften der Bogen und Köcher gegürtet.“ Die gewöhnliche Kleidung der Vornehmen, dergleichen wir hier einige zu Fuſse sehen, ist der tatarischen sehr ähnlich, nur von leichterm und gefälligerm Zuschnitte. Vor der Brust hat das Oberkleid auf jeder Seite kleine durchnähete Taschen zu Patronen. Den Kopf, welchen sie nach pohlnischer Art scheeren, bedeckt eine melonenförmige Müzze, welche mit Baumwolle gefüttert und durchnähet ist. Auch den Stuzbart tragen sie auf pohlnische Art. Manchmal legen sie über das Untergewand eine reiche Weste an, gleichsam statt des Harnisches. Die gemeinen Tscherkessen tragen gewöhnlich gewalkte zottige Filzmäntel, die sie auch im Sommer nur selten ablegen, wenn sie ausgehen, und anstatt des Säbels oder eines andern Gewehrs sind sie mit einem langen und starken Stabe bewafnet, der unten eine scharfe eiserne Spizze und oben einen groſsen Knopf von Eisen hat. Diesen Stab gebrauchen sie sehr geschickt als Wurfspieſs. Auf unsrer Kupfertafel stüzt sich der hinterste Tscherkesse auf eine solche Keule und eben dieser ist auch mit dem Filzmantel, welcher Burka genannt wird, bekleidet.

Der berittene Theil unsrer tscherkessischen Gesellschaft scheint eben im Begriff auszureiten, denn er befindet sich noch in der Nähe der Wohnungen, die man im Hintergrunde sieht. Die tscherkessischen Dörfer bestehen gemeiniglich aus einem, oder mehrern, Vierecken, welche durch die dicht an einander stehenden Häuser gebildet werden, so daſs der innere Raum einen weitläuftigen Hof ausmacht, welcher gemeinschaftlich ist. Nur das, aus mehrern Gemächern bestehende, Haus des Fürsten oder Usdens steht einzeln, so wie einige, mit Diwanen, Kaminen und andern Bequemlichkeiten versehene, Gasthäuser für Fremde; denn unter manche sehr edle Züge, die man im Charakter der tscherkessischen Nation findet, gehört auch der, daſs sie sehr gastfrey sind. Das Gastrecht, welches von ihnen Kunak*) genannt wird, ist auf gewisse herkömmliche Gesezze gegründet, die kein

*) S. Pallas Th. I. S. 386. Jsmailow Th. IV. S. 86 sagt, daſs der Gastfreund Kunak genannt werde.

sabre, ou d'autre arme, ils portent un gros baton muni d'un gros pommeau de fer, et à l'extrémité inférieure, d'une pointe également de fer, assez longue et effilée. Ils savent se servir avec beaucoup d'adresse de ce baton comme d'un javelot. Nous voyons sur cette planche un individu, le plus éloigné des cavaliers, équipé de cette manière, et couvert du Bourka. Il porte cependant aussi un sabre.

Les cavaliers que nous voyons ici, paraisent se mettre en route, soit pour une visite, soit pour quelque expédition; car ils se trouvent encore dans le voisinage d'habitations, qu'on apperçoit à quelque distance.

Les villages des Tcherkesses sont communément composées d'une ou de plusieurs enceintes quarrées qui se forment de quatres rangs de maisons contiguës. Une enceinte forme une cour spacieuse qui est commune aux maisons attenantes. Mais les habitations des Princes et celles des Nobles sont isolées. Il en est de même de quelques édifices qu'on rencontre dans plusieurs endroits, et qui, destinés à recevoir les voyageurs et les étrangers, sont pourvus, dans leur intérieur, de certaines commodités, comme divans, cheminées etc. Cet usage fait honneur au caractère des Tcherkesses. Et en effet ils se distinguent par leur hospitalité, et cette vertu recommandable est sanctionnée pour ainsi dire chez eux par certaines loix, et par des usages que personne n'oserait violer. Elle s'étend également aux amis et aux ennemis. Une personne à qui un Tcherkesse accorde l'hospitalité, en le recevant chez lui, est appellée Kounak. Le Kounak est dès lors une personne sacrée; il est sur de trouver protection; son hôte le défend au risque de ses biens et de sa vie, et la protection qu'il lui a accordée une fois s'étend aussi loin que son pouvoir et son influence. Il fait escorter le Kounak, quand celui-ci le quitte, et le met sous la sauvegarde de l'hospitalité de ses amis. Un étranger qui s'est mis sous la protection d'une femme, ou même un ennemi qui trouve moyen de s'approcher assez près d'une femme, pour lui appliquer la bouche sur le sein, est dès lors à l'abri de toute vengeance, fut-il l'assassin du plus proche parent de la famille. On ne saurait s'empêcher de reconnaître dans ce trait un sentiment de générosité et de délicatesse, que nos anciens chevaliers paraissent n'avoir pas connu.

Ces dispositions à la générosité qui se déployent avec tant de loyauté chez les Tcherkesses, font un contraste frappant avec leur esprit de vengeance, d'une vengeance qui ne peut être appaissée que par le sang lorsqu'une fois elle a été excitée.

Tscherkesse zu verlezzen wagt. So ist z. B. jeder verbunden, denjenigen, den er als seinen Gastfreund aufgenommen hat, mit seinem und den Seinigen Gute und Leben zu schüzzen, und der Fremdling, der sich unter den Schuz eines Weibes begiebt, oder Gelegenheit findet, die Brust eines Weibes mit dem Munde zu berühren, ist vor aller Rache sicher, und hätte er auch den nächsten Blutsverwandten der Familie getödtet. Aber dieser schönen Sitte steht eine andre entgegen, die dem rauhen Rittergeiste der Tscherkessen ganz angemessen ist. Diefs ist die Blutrache. Ein Tscherkesse mufs nämlich den Mord eines Blutsverwandten durchaus an dem Mörder rächen, wenn er nicht, als ein Nichtswürdiger, aus der Gesellschaft verstofsen seyn will. Diese Rache erbt als eine heilige Verbindlichkeit auf die Nachkommen und den ganzen Stamm und ist die Hauptquelle der Fehden, welche die Tscherkessen unter sich und mit andern Gebirgsvölkern haben. Auch rührt daher gröfstentheils der Hafs gegen die Russen, welcher den Tscherkessen und andern Völkerschaften des Caucasus eigen ist; denn die Sitte der Blutrache ist unter allen diesen Gebirgsvölkern zu finden.

Doch wir wenden uns wieder zur Erklärung unsrer Kupfertafel und zur Beschreibung der tscherkessischen Dörfer. Die Häuser, deren Wände aus dichtgeflochtnen, mit Thon beworfenen, Korbwerke bestehen, auf welchen ein leichtes, flaches, mit langem Grase gedecktes, Dach ruht, bestehen aus einem grofsen Zimmer für die Frau, und einem kleinern für die Sklavinnen. Jenes hat eine Thüre nach aussen und eine andre nach dem Hofe. Ein Kamin und ein Diwan sind die einzigen Verzierungen desselben. Der Mann wohnt gemeiniglich in einer besondern Wohnung und scheint sich überhaupt seiner Frau gleichsam zu schämen; denn im ersten Jahre der Ehe, oder bis seine Frau gebohren hat, besucht er sie nur heimlich und geht nie durch die Thüre zu ihr, sondern steigt durch das Fenster in die Stube. Und nachher auch zeigt er sich nie, wenn seine Frau Besuch hat, und hält es für eine Beleidigung, wenn man sich nach seiner Frau erkundigt. Wahrscheinlich haben die Weiber diese Gebräuche eingeführt, wenigstens sind sie ganz auf ihren Vortheil berechnet; denn das Verstohlne, was besonders im ersten Jahre der Ehe, den Umgang des jungen Paares auszeichnet, mufs die Reize der Frau erhöhen, indem es sie immer neu und pikant erhält, und dann welche schöne Bequemlichkeit jeden Besuch ungestört aufnehmen zu können, ohne befürchten zu dürfen, von dem überläftigen Eheherrn gestört zu werden! In der

Animés de cet esprit, ils suivent à la rigueur le principe du droit de talion, d'après lequel le meurtre d'un parent doit être poursuivi par la famille, jusqu'à la destruction de celui qui l'a commis. Le déshonneur attend celui à qui le soin de cette vengeance est dévolu, s'il néglige de la satisfaire; la société le repousserait de son sein comme un lâche qui ne mérite aucun ménagement. La vengeance peut être ajournée si l'offenseur est hors d'atteinte, mais elle ne doit pas s'endormir. Elle se transmet par héritage aux descendants de la famille outragée, comme une obligation sacrée, et souvent une tribu entière la partage. Il arrive de là que lorsque des Princes ou Nobles de deux Tribus qui ont juré vengeance se rencontrent par hazard, ils se battent à mort. On sait cependant qu'ils évitent quelquesfois ces rencontres, en se prévenant mutuellement de leur marche. C'est une des principales sources d'inimitiés perpétuelles et d'hostilités interminables, tant entre les Tcherkesses eux-mêmes, qu'avec les autres peuples du Caucase qui tous adoptent le même principe. Il n'est pas sans exemple cependant que des mariages ou des traités les font cesser. Les Russes ont aussi éprouvé souvent les effets de l'animosité des Tcherkesses contre eux.

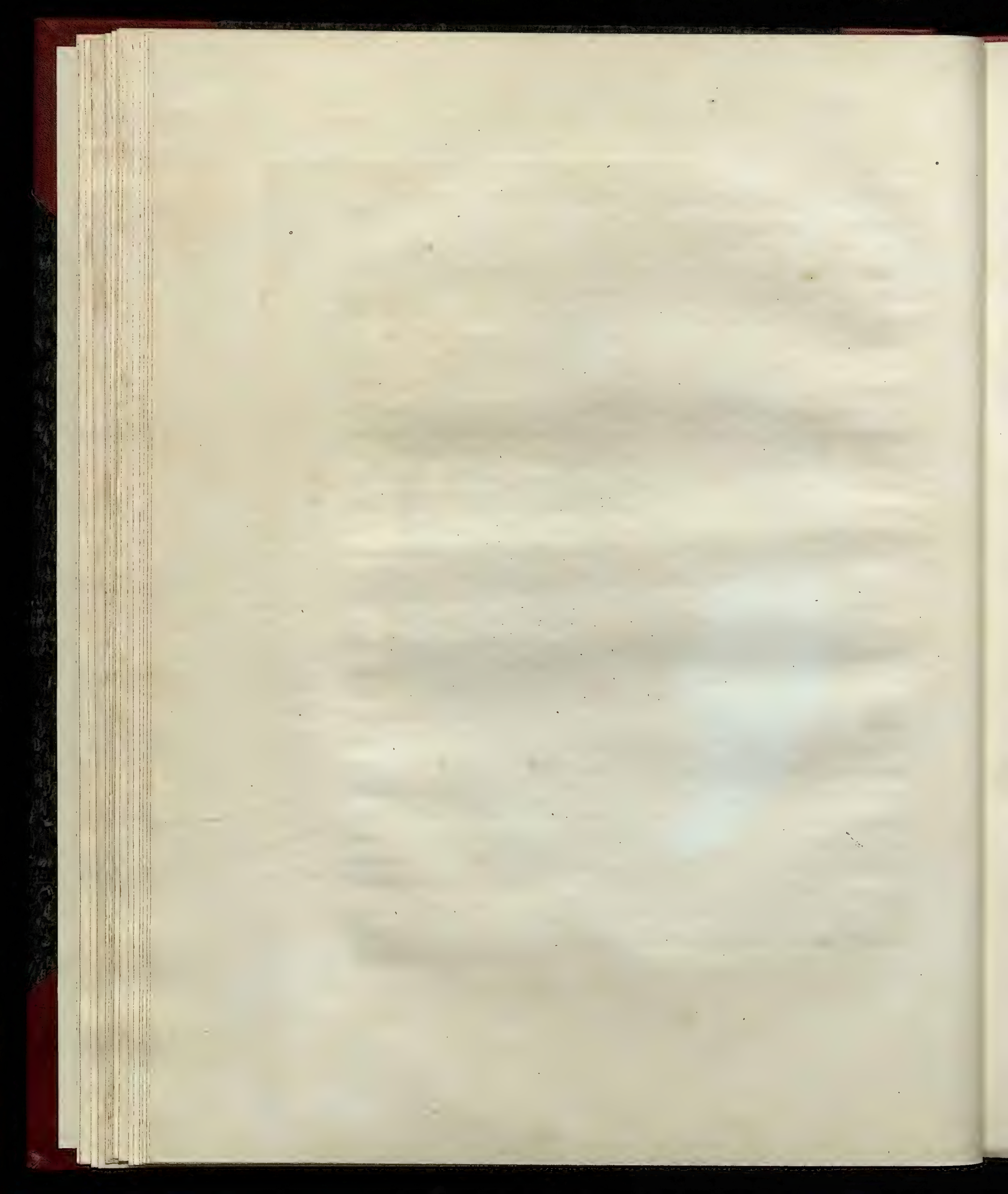
La construction des maisons dans les villages tcherkesses réunit à beaucoup de simplicité la régularité et la propreté. Les murs se construisent de clayes récrépies de terre glaise; ils soutiennent un toit léger et peu élevé, couvert d'herbe longue. Les habitations des femmes consistent en deux pièces, l'une grande et l'autre plus petite. La première, quoique destinée pour la maîtresse de la maison, n'a pour tout ameublement qu'un divan, une cheminée et des tapis. Deux portes y conduisent, l'une du dehors de l'enceinte, l'autre de la cour. La seconde chambre est la demeure des femmes esclaves. Le mari habite ordinairement une maison à part. Il n'entre guères dans celle de son épouse qu'à la dérobée. Cette coutume nous rappelle celle des anciens Spartiates. Un époux Tcherkesse évite soigneusement devant des étrangers tout ce qui peut rappeller qu'il est en commerce avec sa femme, et il se croirait offensé se on lui demandait des nouvelles de cette dernière. Cette loi de décence s'observe avec une grande rigueur pendant la première année du mariage, et jusqu'à la naissance du premier enfant. Pendant tout ce temps, les visites du mari se font dans le plus grand secrèt, et ce n'est jamais pas la porte, mais par la fenêtre qu'il peut pénétrer jusque chez son épouse. Le myſtère qui couvre ainsi l'hymen, peut contribuer sans doute à lui conserver pendant longtemps les charmes de la nouveauté.

That, dieser Vortheil macht das Loos der Tscherkessinnen beneidenswürdig. Nicht wahr, meine schönen Landsmänninnen? —

Dafs in den Dörfern und Häusern der Tscherkessen, so wie in ihrer Kleidung und in der Zurichtung der Speisen, nicht, wie bey andern halbwilden Völkerschaften, Unreinlichkeit und eine Eckel erweckende Anomalie von unsern Begriffen über Rein und Unrein, sondern vielmehr die gröfste Reinlichkeit und Nettigkeit, herrscht, ist ein neuer liebenswürdiger Zug in ihrem Nationalcharakter. Wenn in ihren Dörfern durch vieljährige Bewohnung derselben die Unreinlichkeit überhand nimmt, so verlassen sie ihre Häuser, indem sie nur das brauchbarste Sparrholz, so wie das Hausgeräthe, mit sich nehmen und das Uebrige den Flammen preifs geben. Sie suchen sich dann eine andre bequemere und reinlichere Gegend aus und siedeln sich daselbst an. Dafs sie in der Kleidung sogar auf Eleganz sehen, zeigt ein Blick auf unsre Kupfertafel. Die schönen, wohlgebaueten, Körper der Tscherkessen nehmen sich in der zierlichen und zum Theil kostbaren Hauskleidung eben so gut aus, als in der kriegerischen Rüstung, die nicht minder kostbar ist, wie die oben gegebene Beschreibung zeigt. Auch die Frauenzimmer, die gleichfalls sehr wohlgebildet sind und unter denen es mehrere giebt, welche dem Ideale, das man sich bey uns gewöhnlich von einer schönen Circassierin macht, entsprechen, kleiden sich zierlich, und zum Theil prächtig. Ueberhaupt werden sie von der frühesten Jugend an mit vieler Sorgfalt so gebildet, dafs ihre Schönheit nicht verloren geht. Dahin gehört z. B. der allgemeine Gebrauch, dafs den jungen Mädchen im zehnten oder zwölften Jahre ein breiter Gürtel von rohgarem Leder, der von der Brust bis an die Hüften geht, umgelegt und auf den Rücken zugenähet oder auch, besonders bey Vornehmen, mit silbernen Heften befestigt wird. Diesen Gürtel, der die Erhaltung der Taille bezweckt, dürfen sie vor der Brautnacht nicht ablegen, wo ihn der Bräutigam mit einem scharfen Dolche, oft nicht ohne Gefahr der Braut, löset. Zu demselben Zwecke werden die Mädchen nur schlecht genährt und bekommen zu ihrer gewöhnlichen Nahrung gewöhnlich nichts weiter, als etwas Milch und Gebacknes. Denn nach dem Begriffe von Schönheit, den die Tscherkessen, so wie die Türken, haben, ist durchaus nöthig, dafs ein Frauenzimmer über den Hüften ganz dünn ist, wenn es auf Schönheit Anspruch machen will. Die Verabscheuung des Schminkens, welches für ein Zeichen der Unzüchtigkeit gehalten wird, macht den Tscherkessen Ehre.



33.



Il est difficile au rèste de remonter jusqu'à l'origine de cette coutume. Elle ressemble à quelques égards à ce qui se pratiquait chez les Amazones, et il serait assez curieux de pouvoir rapprocher ainsi des temps entre lesquels on n'apperçoit aucune liaison historique. En effet, selon Strabon, les Amazones, si célèbres dans l'antiquité, habitaient dans le voisinage des contrées qu'occupent aujourd'hui les Tcherkesses. Si l'on pouvait faire remonter l'établissement de ces derniers, jusqu'aux temps où ces héroïnes n'avaient pas encore entièrement perdu leur indépendence, ou à une époque au moins où elles avaient laissé encore quelques traces de leur existence et de leurs usages, on aurait peut-être la solution de la question concernant la pratique que nous venons de décrire. Pallas la laisse indécise.

D'après le témoignage de cet observateur, le beau sexe chez les Tcherkesses n'est en aucune manière réduit à la triste vie du Harem. Les femmes jouissent d'une liberté honnête, et ne sont point du tout sauvages, ou effarouchées en présence d'étrangers. Les jeunes gens des deux sexes assistent aux réjouissances, et rien ne gène leur commerce honnête.

Les Tcherkesses se distinguent encore avantageusement de plusieurs autres peuplades à demi-sauvages qui les entourent, par la grande propreté qui règne, soit dans leurs habitations et leur habillement, soit dans leur manière de vivre en général, et dans celle d'appréter leur manger en particulier. Rien de ce qui se trouve chez eux, ou de ce qui sert à leur usage, ne pourrait nous déplaire au point de nous causer du dégout, quelque différent que soit leur genre de vie de celui d'un Européen. La propreté chez eux est poussée au point que lorsqu'un endroit, habité pendant longtems, commence à avoir un air malpropre, par l'accumulation d'immondices, ils l'abandonnent, en emportant les meubles et ce qui peut encore servir à construire d'autres habitations, et en livrant le reste aux flammes. Ils s'établissent ensuite dans un autre emplacement qui leur offre les avantages de la commodité et de la propreté.

Dans leur habillement, ils réunissent à la propreté une certaine élégance, et même un air de richesse et de magnificence. La gravure que nous avons sous les yeux*) ne permet pas d'en douter. On voit ici des hommes bien faits, dont la taille bien prise est avantageusement relevée par un costume qui annonce du goût et de l'aisance. Celui des cavaliers, d'un plus grand prix encore, comme nous l'avons ob-

*) Voyez aussi la planche suivante.

Unsre Kupfertafel veranlafst uns noch etwas von den tscherkessischen Pferden zu sagen, welche bey dieser Nation in eben so grofsem Ansehen stehen und mit derselben Sorgfalt, besonders was die Aechtheit der Racen betrift, gepflegt werden, als bey den Arabern. Fast alle fürstliche und Ritter-Familien rühmen sich einer besondern Race, und die Pferde tragen auf den Hüften ein besondres eingebranntes Zeichen, welches die Race, zu welcher sie gehören, anzeigt. Dabey wird auf das gewissenhafteste verfahren, und wer hier einen Betrug spielen wollte, würde als ehrlos aus der Gesellschaft verstofsen werden. Ja, sonst stand die Todtesstrafe auf einen Betrug dieser Art. Die berühmteste Race tscherkessischer Pferde, die sich vorzüglich durch Stärke, Schnelligkeit und Ausdauer auszeichnet, wird Schaloch genannt und trägt das Zeichen ძ (Siehe Pallas am angeführten Orte).

Den tscherkessischen Nationaltanz, welchen Taf. XXXIV vorstellt, beschreibt Pallas (Th. I. S. 390.) folgendermafsen: „Einige Tscherkessen stellen sich in eine Reihe und klatschen den Tact mit den Händen, indem sie beständig die Sylben $\bar{\text{A}}$ — $\bar{\text{ri}}$ — $\bar{\text{ra}}$ — $\mathring{\text{ri}}$ — $\mathring{\text{ra}}$, die zwey lezten um einen Ton tiefer, dazu in zwey Tacten singen. Der Tänzer tanzt ihnen gegenüber auf einer Stelle, seine langen Kleider hinten mit den Händen zusammenhaltend und oft ziemlich krumm niedergebeugt, um selbst auf die Bewegung seiner Füfse zu sehen, mit welchen er, fast wie im schottischen Tanze, alle mögliche Versezzungen und Bewegungen nach dem Tacte macht und mehrentheils ganz steif auf den Zehen herumhüpft, welches desto schwerer seyn mufs, da die Socken, welche er anhat, ohne steife Sohlen sind. Der Tänzer jauchzt dabey bisweilen mit einer Stimme, als wenn er herumgepeitscht würde.“ — Unsre Kupfertafel stellt gerade den Tanz eines jungen tscherkessischen Fürsten, den Pallas am angeführten Orte schildert, vor. Die Scene ist im Lager am Baksan, das schon oben erwähnt worden ist. Unter den Zuschauern sehen wir den würdigen Pallas mit seiner Familie und seinem Reisegesellschafter, ferner einen russischen Officier und rechts im Vordergrunde einen tscherkessischen Geistlichen, der mit einem tscherkessischen Fürsten spricht und an seinem feuerfarbnen Turban kenntlich ist. Der Tanz wird vor dem Zelte des Generals Sawelieff aufgeführt, welcher die, am Baksan stehenden, Truppen commandirte. Im Hintergrunde bemerkt man das russische Lager, und den Horizont begränzen die caucasischen Gebirge, unter denen der hohe, über alle hervorragende, Elburus oder Elbrus, der auch auf der vorigen Platte sichtbar ist, besonders auffällt.

servé, ne leur est pas moins avantageux. Selon Pallas, le costume des femmes, est non seulement très élégant, mais même souvent magnifique.

Les femmes des Tcherkesses sont généralement bien faites; elles ont des traits réguliers et agréables, et il s'en trouve beaucoup dont la beauté justifie la réputation que les belles Circassiennes ont acquise dans tous les pays. Dès leur enfanee, on a grand soin de leur beauté, et surtout de leur taille, qu'elles doivent avoir très mince au dessus des hanches. Pour cet effet les filles, dès l'âge de dix à douze ans, portent une large ceinture, de cuir simplement tanné, cousue sur le dos, ou serrée par des crochets d'argent, comme c'est l'usage chez les Nobles. Elles ne quittent jamais cette ceinture jusqu'au jour de leurs noces. C'est le nouvel époux qui doit les en dégager, en la coupant avec un couteau très tranchant; opération qui n'est pas sans danger pour la future. C'est pour le même but que les filles sont accoutumées à une nourriture très frugale, mangeant fort peu, et des choses peu nourrissantes, comme du lait et des gâteaux. Les femmes et les filles des Tcherckesses ne se fardent pas. Cette pratigue compromettrait leur réputation. Elles l'abandonnent à celles qui n'en ont point à perdre.

La gravure (pl. XXXIII.) que nous venons d'expliquer, nous fournit encore l'occasion de faire mention des races de chevaux, qui sont pour les Tcherkesses un objet de la plus grande attention, et dont la réputation est d'ailleurs bien méritée. Les Tcherkesses élèvent leurs chevaux avec autant de soin que les Arabes; ils sont surtout aussi jaloux que ces derniers de conserver la pureté des races *). Presque chaque famille de Princes ou de Nobles élève une race particulière, et la distingue par une marque qu'on imprime sur la cuisse du cheval, au moyen d'un fer chaud. Cette marque est pour ainsi dire le titre de noblesse de l'animal. On est très scrupuleux à l'égard de cette pratique, et la moindre fraude, ou supercherie, en appliquant à un cheval d'une race ignoble la marque d'une extraction plus relevée, est immanquablement suivie de la perte de l'honneur; autrefois elle faisait encourir peine de vie. La race de chevaux tcherkesses la plus renommée pour la force et l'agilité, a l'épreuve des plus grandes fatigues, est celle appellée Chalokh; elle porte la marque ☊. (v. Pallas, qui a rassemblé dans une gravure près de soixante marques distinctives de races différentes).

*) Cette circonstance paraît légitimer en quelque sorte la prétention qu'ils ont d'être les descendants des Arabes.

La planche XXXIV. représente une partie du camp russe, près de la rivière Baksan, auquel les principaux des Tcherkesses se rendirent en 1793, à l'invitation du gouvernement. On voit ici les chefs de cette nation dans tout l'éclat de leur parure, et pour ainsi dire en gala. Ce spectacle ne manque pas d'intérêt. L'artiste nous donne, à cette occasion, une représentation de la danse nationale des Tcherkesses, dont Pallas fait la description suivante.

„Quelques-uns de l'assemblée, forment une ligne, et battent la mesure en claquant des mains, et en chantant sans interruption, et en deux mesures, les syllabes A — ri — ra — ri — ra, les trois premières, longues et d'un ton élevé; les deux dernières brèves, d'une note plus basse. Le danseur se place vis-à-vis, et ne quitte pas sa place pendant qu'il danse; il relève ses habits avec les mains derrière le dos, et plie souvent le corps, pour regarder ses pieds, à peu près comme dans l'écossaise, en faisant des pas et des mouvements très variés. Parmi ces pas, il en est un qu'il répète souvent, et qui frappe par sa singularité et par la difficulté de l'exécution; dans ce pas, le danseur se tient exactement sur la pointe des doigts du pied, en faisant dans cette attitude de petite sauts en triangle; ce qui surprend d'autant plus que les semelles de sa chaussure sont fort minces. Pendant qu'il danse, il jette de temps en temps des cris perçants, comme quelqu'un qui reçoit des coups de fouet."

Le danseur qui divertit ici l'assemblée, est un jeune Prince tcherkesse. Parmi les spectateurs nous appercevons Mr. Pallas lui-même avec sa famille, et l'artiste qui l'accompagnait dans ce voyage; puis un officier russe, et à droite sur le devant de la scène, le Mufti, ou ecclésiastique, qui s'entretient avec un prince tcherkesse. On ditingue cet ecclésiastique à son turban d'un rouge ardent. La scène est devant la tente du général commandant russe, Mr. Sawélief. Dans l'éloignement, on remarque le camp du détachement commandé par ce général. L'horizon est borné par les montagnes du Caucase, entre lesquelles en distingue le sommet élevé de l'Elburus, ou Elbrus, toujours couvert de neige. Cette montagne, la plus haute de Caucase, se voit aussi sur la planche précédente.



34.



PLANCHE XXXV.

TARTARES KUNDOUROFS.

Ce peuple, menant une vie nomade, séjourne dans un district le long de l'Akhtouba*), depuis la ville de Krasnoïarsk **) jusqu'au Sassikol. Ce dernier est un bras perdu de l'Akhtouba, et coule dans un terrein rempli de bas-fonds marécageux, couverts de joncs, et terminés par des collines sablonneuses. Les Tartares Kundourofs habitent sous des tentes de feutre. Chaque famille en possède ordinairement deux, une grande et une petite. La première est d'une construction semblable à celle qui est en usage chez les Kalmuks et les Kirghises. On s'y rassemble et l'on y reçoit des visites. La petite tente est destinée aux femmes. Elle ne se démonte pas, et pour être transportée, on la place, telle qu'elle est, sur les brancards de grandes charrettes ou Araba (v. planche XXXIV.). L'une et l'autre espèce de tentes sont représentées sur la gravure. A la petite tente on voit un paravent, ou une espèce de couvercle, ordinairement embelli de décorations de diverses couleurs, et dressé près de l'ouverture du milieu du toit, qui donne passage à la fumée. Au moyen d'une perche, qui sort par l'ouverture, on peut le tourner du côté du vent, pour faciliter l'issue de la fumée.

Près de cette tente, on voit le chariot qui sert d'équipage aux femmes. Il est peint de couleurs bigarrées. En avant sur les brancards on place une caisse couverte de beaux tapis, dans laquelle on renferme les habits de gala et autres choses de prix. Lorsqu'une famille change de demeure, les femmes et les filles sont transportées dans ce chariot, attelé communément de deux boeufs. L'Araba qu'on voit ici derrière le chariot ouvre la marche; elle est alors chargée de la petite tente, ainsi que de la charpente et des couvertures de feutre de la grande. Quelquefois ces différents objets remplissent plusieurs charrettes, La maitresse de la maison est toujours sur celle qui porte la petite tente.

Le groupe qui se voit sur le devant de la gravure, est composé d'une femme et de trois hommes. La première fait la cuisine, la pipe à la bouche. Pallas ne fait pas un compliment flatteur aux femmes de ces Tartares en les appellant les créatures du monde les moins attrayantes. Leur costume ne contribue pas à les faire

*) La rivière d'Akhtouba est un bras du Wolga; après s'être réunie à Krasnoïarsk au Bousan, autre bras du même fleuve, elle se jette dans la mer caspienne.

**) Ville de cercle, ou de district du gouvernement du Caucase.

XXXV. Blatt.

Kundurofskische Tataren.

Diese Tataren nomadisiren längs der Achtuba*), von Krasnojarsk**) bis in die Gegend des Sassikol (ein, aus schilfbewachsenen Lachen und Wasserbusen bestehender und mit Sandhügeln begränzter, blinder Arm der Achtuba). Sie wohnen, wie die meisten Nomaden des russischen Reichs, in Filzzelten, deren jede Familie gewöhnlich zwey hat, ein gröſseres, das nach kalmückischer oder kirgisischer Art gebauet ist, und in welchem sie Besuche annehmen, und ein kleineres für die Weiber. Dieses kann nicht auseinander genommen werden, sondern wird, so wie es ist, auf die Tragestangen groſser zweyrädriger Arben gesezt, wenn die Wohnplätze verändert werden.

Auf unsrer Kupfertafel sehen wir beyde Gattungen von Zelten. Das kleinere hat einen Windschirm, oder einen, gewöhnlich buntverzierten, Deckel, der über der Rauchöfnung gegen den Wind aufgestellt wird, um das Aufsteigen des Rauches zu befördern. Dieser Schirm kann vermittelst einer Stange willkührlich nach dem Winde gedrehet werden.

Neben diesem Zelte steht ein Weiberwagen. Diese Wagen sind bunt angemahlt und vorn wird ein, mit schönen Decken behangner, Kasten aufgesezt, welcher die besten Kleidungsstücke der Familie enthält. In dem verdeckten Wagen selbst, der gemeiniglich mit zwey Ochsen bespannt ist, sizzen die Weiber und Mädchen auf den gewöhnlichen Streifzügen dieser Nomaden. Hinter demselben sieht man eine Araba, oder zweyrädrigen tatarischen Karren, auf welchem die kleinern Filzzelte, so wie das Gerüste und die Decken der gröſsern, bey ihren nomadischen Zügen, von einem Orte zum andern transportirt werden.

Die Gesellschaft im Vordergrunde besteht aus einer Frau und drey Männern. Die erstere raucht Tabak und beschäftigt sich mit dem Kochen. Auch diese Figur entspricht der Schilderung, welche Pallas von den Kundurofskischen Tatarinnen macht †). Er nennt sie die unzierlichsten Creaturen von

*) Die Achtuba ist ein Arm der Wolga, der oberhalb Zarizün an der linken Seite der Wolga austritt und sich bey Krasnojarsk mit dem Busan, einem andern Wolgaarm, der in das caspische Meer fällt, vereinigt.

**) Eine Kreisstadt des Caucasischen Gouvernements.

†) Th. I. S. 146.

paraître plus à leur avantage. Pendant l'été, elles portent une simple enveloppe, on un vêtement d'une pièce et d'une seule couleur qui couvre tout le corps, et jettent sur la tête un mouchoir blanc qui descend sur les épaules; par dessus ce mouchoir elles mettent un bonnet fourré. La parure des filles au contraire est très recherchée, quoique manquant absolument de goût par un excès de bigarrure, comme on peut s'en convaincre en jettant un coup d'oeil sur cette planche. La coëffure n'est autre chose qu'un bonnet, fait d'écorce d'arbre en forme de ruche, couvert d'une étoffe rouge. Autour de ce bonnet elles attachent toute sorte de colifichets, comme des pièces de monnaie, des coraux, des plaques de métal etc. La robe est un assemblage de pièces d'étoffe de soie de toutes les couleurs, cousues ensemble. Les manches étroites couvrent tout le bras et la main jusqu'aux doigts. Le devant de cette robe sur la poitrine, jusqu'à la ceinture, est chargé de boutonnières et de boutons d'argent, de grélots et d'anneaux. Par dessus l'épaule passe une courroie, ou un cordon, auquel est suspendu un étui renfermant des amulètes, et une grande conque de l'espèce cypréa. La marque distinctive des femmes mariées est un anneau suspendu à la narine droite. Les femmes Tartares des environs d'Astrakhan, quoique bien plus élégantes, ont aussi adopté cet ornement singulier; mais elles suspendent souvent à cet anneau des coraux, des perles et des pierres précieuses.

Pour faire du feu pour la cuisine, ces Tartares se servent de bouze de vache, dont on voit ici un Tartare apporter une provision.

Dans un certain éloignement nous voyons un village, ou établissement temporaire des Tartares Kundourofs. Plus loin sur la hauteur on apperçoit des monuments sépulcraux dont Pallas nous fait la description. Ce sont des places ceintes d'un mur en quarré, plus élevé aux angles. Ces monuments servent de sépulture aux riches et aux prêtres. Ceux destinés à la classe commune, ne consistent qu'en un monceau de pierres ou en une élévation de terre.

On apperçoit aussi devant le village un cavalier qui, au moyen d'un noeud coulant, attaché à une longue perche, tache d'attraper un cheval. Il est souvent nécessaire de recourir à cette manoeuvre parmi des peuples qui, vivant en nomades, laissent leurs chevaux abandonnés à eux mêmes dans des déserts ou steppes immenses, jusqu'à ce qu'ils aient besoin de s'en servir.

der Welt. Sie tragen gewöhnlich ein einfarbiges Oberkleid und hängen ein weifses Tuch über den Kopf, auf das sie eine gemeine Pelzmüzze stülpen. Desto bunter und gesuchter, obgleich eben so geschmacklos, ist der Anzug der Mädchen, dergleichen wir gleichfalls eine auf der Kupfertafel sehen. Sie tragen nämlich eine hohe Müzze, die aus Baumrinde besteht und mit rothem Zeuge überzogen ist. Diese Müzze ist rund herum am Rande mit kleinen Münzen und Korallen behängt und mit Blechen verziert. Das Kleid, wozu sie das buntefte Seidenzeug nehmen, das sie finden können, ist auf der Brust bis zum Gürtel herunter mit blechernen oder silbernen Schleifen, mit Knöpfen, Schellen und Ringen besezt. Ueber die Schulter hängt an einem Riemen ein blechernes Futteral für Amulete und eine grofse Schnecke, gemeiniglich vom Geschlechte der Cypräa. Die Weiber hingegen tragen einen Ring im rechten Nasenläppchen, und dies charakterisirt sie, ausser der Kleidung, als verheyrathete Weiber.

Das Feuer, bey welchem gekocht wird, wird durch trocknen Kuhmist unterhalten, von welchem so eben ein Tatar einen Vorrath bringt.

Im Hintergrunde sieht man einen Aul oder ein nomadisches, aus Filzzelten bestehendes, Dorf dieser Tataren, und auf der Höhe einen Begräbnifsplaz mit viereckigen, an den Ecken höher aufgeführten Gemäuern, welche Reichen und Geistlichen errichtet werden, da hingegen die Grabmähler der Geringern nur aus kleinen Erd- oder Steinhaufen bestehen.

Endlich bemerkt man vor dem Dorfe einen Reiter, der ein Pferd mit einer, an einer langen Stange befestigten, Schlinge einzufangen strebt. Die Pferde der nomadischen Völkerschaften sind nämlich Tag und Nacht auf der Weide, und wenn man sie braucht, werden sie auf die erwähnte Art eingefangen.



35.



PLANCHE XXXVI.

TARTARES NOGAIS.

Sous cette dénomination, nous comprenons les débris d'un grand peuple, qui jadis inonda la plus grande partie de l'Asie, c. a. d. des Tartares Mongoles, dont la puissance, sous le redontable Gingis-Khan et sous ses descendants, menaçait aussi l'Europe, après avoir asservi l'Asie. Les restes de ces Mongoles qui ont pénétré le plus avant vers l'Europe, se trouvent aujourd'hui aux environs des lignes du Caucase, le long des rivières Kouma et Podkouma *); dans le Beschtau **); dans les steppes du Wolga, et aux environs d'Astrachan; de plus dans la Crimée, et enfin dans la plaine ou steppe entre les rivières Berda et Moloscheye-Wody †). Le sort des Tartares Nogaïs qui habitent cette dernière contrée, est très heureux. Dans un état d'aisance, ils jouissent de la plus grande tranquillité, tandis que ceux du Caucase sont continuellement exposés aux brigandages des peuples de ces montagnes. Ils sont même devenus susceptibles d'un certain degré de civilisation, et depuis quelques dixaines d'années, les Nogaïs de la steppe taurique ont changé la vie nomade contre celle d'agriculteurs industrieux. Ils cultivent avec succès la meilleure espèce de froment d'été qui se transporte dans la Crimée, et delà dans la Turquie et jusqu'en Italie ††). C'est le Gouverneur Mr. Schégoulin qui a eu le mérite d'opérer ce changement salutaire, en faisant distribuer des semences parmi ces habitants et en encourageant par tous les moyens l'agriculture. Ces Nogaïs ont cependant conservé l'habitude de demeurer sous des tentes, et de les transporter de temps en temps d'un endroit à l'autre; mais on espère que bientôt ils abandonneront ce dernier usage, en se fixant pour toujours dans des établissements stables.

Cette gravure nous représente une de ces tentes de feutre qui ressemblent beaucoup à celles de la petite espèce que nous avons vue chez les Tartares

*) Ces rivières coulent dans le gouvernement du Caucase.

**) District en avant et à l'entrée du Caucase; il prend son nom de Beschtau, ou cinq montagnes, de cinq sommités qui s'élèvent sur une même base.

†) Rivières du gouvernement de la Tauride.

††) v. l'explication de la planche XXV.

XXXVI. *Blatt.*

Nogaische Tataren.

Die Nogaier sind der unbedeutende Rest der grofsen mongolisch-tatarischen Macht, die unter Dschingischan Asien beherrschte und Europa zittern machte. Man findet sie jezt an der caucasischen Linie längs der Kuma*) und Podkuma*) und um den Beschtau**), ferner in der wolgischen Steppe und bey Astrachan, in der Krym, und endlich in der taurischen Steppe zwischen der Berda und Moloscheye Wody†). Diese leztern befinden sich in der besten Lage, indem sie in vollkommner Ruhe und im Wohlstande leben, während jene an der caucasischen Linie von den räuberischen Gebirgsvölkern viel leiden. Sogar eine Art Civilisation hat unter den Nogaiern der taurischen Steppe angefangen; denn aus blofsen Nomaden sind sie seit einigen Jahrzehnden fleifsige Ackersleute geworden, welche den meisten und besten Sommerweizen nach der Krym bringen, von wo er in die Türkey und nach Italien ausgeführt wird. Der gewesene Gouverneur von Taurien, Schegulin, hat das Verdienst, diese wohlthätige Veränderung bewirkt zu haben, indem er nicht nur Saatkorn unter diese Nomaden austheilte, sondern auch durch Aufmunterungen aller Art den Ackerbau unter ihnen zu befördern suchte. Zwar leben die Nogaier noch in Filzzelten, mit welchen sie von einem Orte zum andern ziehen, aber es ist alle Hofnung da, dafs sie bald dahin gebracht werden, sich in ordentlichen festen Winterdörfern anzusiedeln.

Diese Filzzelte, dergleichen wir eins auf der Kupfertafel sehen, sind den kleinern der Kundurofskischen Tataren ziemlich ähnlich; nur haben sie an der Oeffnung, durch welche der Rauch geht, anstatt des Windschirms, eine Klappe, die vermittelst eines Strickes geöfnet und geschlossen werden kann.

*) Flüsse des caucasischen Gouvernements.

**) Ein Theil des caucasischen Vorgebirges, das seinen Namen von den fünf Berggipfeln hat, die sich auf einem gemeinschaftlichen Fufse erheben. Beschtau heifst Fünfberge.

†) Flüsse des taurischen Gebiets.

Kundourofs (planche XXXV). Mais au lieu du paravent, celles-ci n'ont qu'un volet en couvercle, pour pouvoir fermer, au moyen d'une corde, l'ouverture par laquelle la fumée doit sortir.

La tente que nous voyons, est l'habitation d'un Murse. Il se prépare à monter à cheval; et le garçon qui est là derrière lui, avec une longue perche, à laquelle on voit un cordon en forme de noeud ou lacet, nous fait présumer que ce cheval vient d'être attrappé à la chasse, de la manière que nous venons de décrire (v. pl. XXXV). A la porte de la tente se présente l'épouse du Murse, avec un petit garçon en chemise, l'espérance de la famille.

Les femmes des Nogaïs jouissent de plus de liberté que celles des Tartares de la Crimée. Elles ne sont point enfermées dans des Harems. — A côté de la tente on a placé le chariot qui sert à transporter les femmes. A gauche on apperçoit un train d'équipages en route, pour faire passer une ou plusieurs familles à un nouvel établissement. Plus loin on a la vue d'un de ces établissements temporaires; et dans le fond se présente un ancien monument sépulcral, c. a. d. une élevation de terre (tumulus) sur laquelle est placée une statue, ou figure humaine, grossièrement sculptée en pierre. On rencontre ces monuments en grand nombre entre le Dnièper et le Donetz, et entre le Don et le fleuve du Kuban. Pallas en donne la description.

Unsre Kupfertafel zeigt uns das Zelt eines Mursa, der eben im Begrif ist, sein Pferd zu besteigen, welches der Bube hinter ihm auf die oben beschriebene Art mit der an einer Stange befestigten Schlinge auf der Weide eingefangen hat. In der Thüre der Hütte lauscht die gnädige Frau mit dem halbnackenden Junker, um den Mursa fortreiten zu sehen; denn die Weiber der Nogaier haben mehr Freyheit als die der krymischen Tataren und werden nicht verschlossen. Hinter dem Zelte steht ein Weiberwagen. Links sieht man einen Zug dieser Nomaden, und hinter demselben einige Zelte, und im Hintergrunde bemerkt man einen alten tatarischen Grabhügel, auf welchem ein steinernes Bild steht. Solche Grabhügel mit Steinbildern findet man häufig zwischen dem Dnepr und Donez, so wie zwischen dem Don und dem Kubanflusse*).

*) Das Weitere darüber findet man bey Pallas Th. I. S. 435. und fg.



36.



PLANCHE XXXVII.

TURCOMANS OU TRUCHMÈNES.

Ce peuple nomade, vivant dans les plaines du Kislar, se distingue avantageusement de tous les autres habitants des steppes, par son goût pour la magnificence dans la parure, par ses manières polies et serviables, et par une certaine vivacité d'esprit qui le rend babillard. Il vit dans l'aisance et jouit d'un sort heureux. Sa richesse consiste en troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes, de brebis et de chevaux. Ces derniers sont d'une bonne race qu'on peut comparer à celle des chevaux anglais. Les Turcomans se plaisent beaucoup à se promener à cheval, parés et armés d'arcs et de carquois d'une forme élégante. Ennemis du travail, comme tous les peuples nomades, ils passent leur vie à ne rien faire. La couleur à laquelle ils donnent la préférence pour leurs habits, est le rouge, dont l'éclat est encore relevé par des galons. Leurs ceintures sont riches, ainsi que le sabre qui y est suspendu. Ils ont la tête entièrement rasée, et ils la couvrent d'un bonnet à la polonaise, fait de peaux d'agneau noir. Les vieillards laissent croître la barbe; jusqu'à un certain âge ils portent seulement la moustache. Quelques-uns ont même renoncé à celle-ci. — Les Turcomans habitent des tentes, semblables en tout à celles des Kalmuks. La chair de cheval est en grande estime parmi eux; ce goût leur a probablement été communiqué par les Kalmuks, auxquels ils étaient soumis autrefois, mais dont ils se séparèrent à l'époque ou les Kalmuks abandonnèrent le sol de l'empire russe, pour se transporter dans la Bukharie. Depuis cette époque, les Turcomans sont devenus sujets de la Russie, qui leur a assigné les steppes du Kislar, entre le Kouma et le Tèrek, pour y demeurer avec leurs troupeaux; et ils y vivent sans être gênés en aucune manière.

Le célèbre Pallas nous a fait connaître ce peuple tel que nous venons de le décrire, et dans la planche XXXVII nous reconnaissons à peu près tous les traits sous lesquels il nous les à dépeints.

Il est encore des Turcomans indépendants, qui habitent les contrées à l'orient de la mer caspienne. Mais vivant dans une extrème misère, ils n'ont de commun que le nom, avec ceux qui jouissent de la protection de la Russie, et ils ne sauraient être comparés à ceux-ci, ni pour la figure, ni pour le caractère et les moeurs.

XXXVII. Blatt.

Truchmener oder Turkmannen.

Dieses Volk, das in der Kislarischen Steppe nomadisirt, zeichnet sich unter allen Steppenvölkern durch Liebe zur Pracht in Kleidern, durch Höflichkeit, Dienstfertigkeit und Redseligkeit, sehr vortheilhaft aus. Dabey ist es wohlhabend, und befindet sich in einer recht glücklichen Lage. Der Reichthum desselben besteht in Kameelen, Hornvieh, Schafen und Pferden, die von einer sehr guten Race sind und den englischen gleich kommen. Gemeiniglich sieht man die Truchmener, mit zierlichen Bogen und Köchern bewafnet, umherreiten, denn den Müssiggang lieben sie, wie die meisten Nomaden, im höchsten Grade. Sie kleiden sich gern in rothes Tuch, und ihre Kleider sind mit Tressen besezt. Dabey haben sie reiche Gürtel und Säbel. Den Kopf scheeren sie ganz kahl und bedecken ihn mit einer pohlnischen Müzze von schwarzen Lämmerfellen. Nur alte Männer lassen sich den ganzen Bart wachsen; die jüngern tragen nur Stuzbärte. Doch giebt es auch viele, die sich den Bart ganz scheeren. Sie wohnen in Filzzelten, die den kalmükischen ähnlich sind. Pferdefleisch gehört unter ihre Lieblingsspeisen. Wahrscheinlich haben sie diese Liebhaberey von den Kalmüken angenommen, denen sie zuvor unterworfen waren, von denen sie sich aber trennten, als jene das russische Reich verließen. Seit dieser Zeit sind sie als Russische Unterthanen in die Kislarische Steppe versezt worden, wo sie zwischen dem Kuma und Terek frey mit ihren Heerden herumziehen.

Unsre Kupfertafel versinnlicht uns die meisten Züge dieser nach Pallas gezeichneten Schilderung der Truchmener. Fast alle, welche wir hier sehen, sind prächtig gekleidet. Ihre zierlichen Köcher und Bogen, so wie die Pferde, entsprechen der Beschreibung, welche jener berühmte Reisende davon macht. Dabey sind unsere Leute müssig und kürzen sich die Zeit mit Gesprächen. Auch sind sie wohlgebildet und von munterm, lebhaftem, Ansehen.

Ein andrer Theil der Truchmener lebt unabhängig an der Ostseite des caspischen Meeres. Diese aber können mit den unter russischer Herrschaft stehenden nicht verglichen werden, indem sie im höchsten Grade armselig und ungesittet sind und weder die Munterkeit und Lebhaftigkeit der leztern, noch ihre angenehme Körperbildung besizzen.



37.

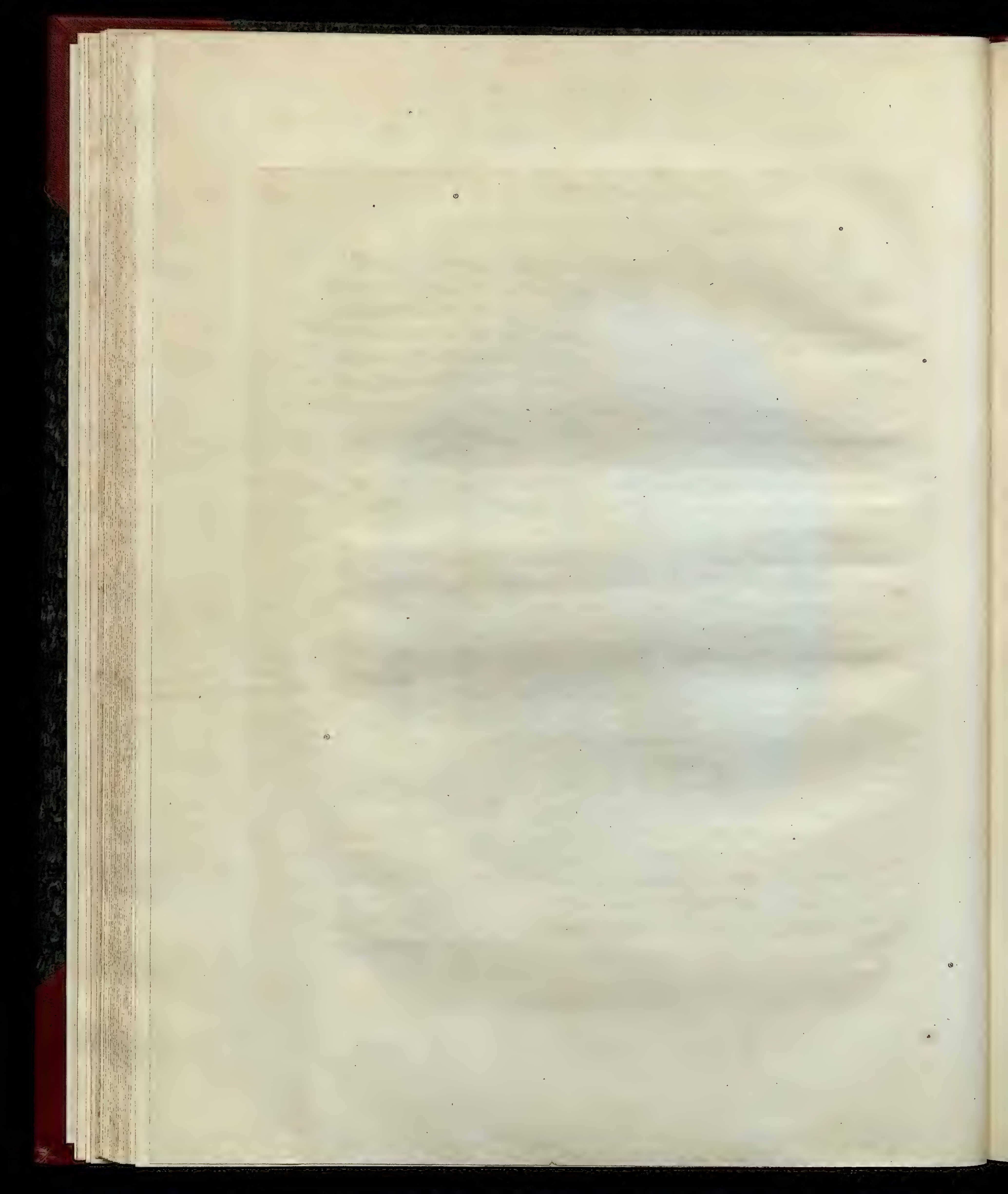


PLANCHE XXXVIII.

DANSE COSAQUE.

On ne saurait douter qu'en général la danse ne soit l'expression pantomime de sentiments pour certains objets, qui inspirent un grand interêt. Ces objets qui, dans toutes les situations où les hommes se trouvent, et principalement dans l'état primitif des peuples, ont particulièrement droit à émouvoir l'ame, sont le culte religieux, la guerre, la chasse, et l'amour. Et c'est là, comme nous le croyons, qu'il faut chercher l'origine de la danse. Dès lors il ne sera pas difficile d'expliquer pourquoi tous les peuples aiment un exercice auquel la nature elle-même les porte. Mais dans cette origine même, la danse devait prendre un caractère différent, selon l'objet qu'elle cherchait à représenter, ou le sentiment dont elle devait être l'expression. D'après ceci on pourrait peut être-se permettre de dire que la danse admet principalement trois genres, le mythyque, le héroïque et l'érotique. Au premier appartient la danse qui exprime les émotions dont le coeur est saisi dans les solemnités du culte religieux. C'est l'origine des danses sacrées, des bacchanales, des représentations mythiques dans les myſtères, et enfin des processions. Le second se rapporte à la guerre ou à la chasse. La pantomime alors nous représente une image des combats. Le genre érotique enfin est inspiré par le Dieu qui règne sur les coeurs, et cette danse est l'expression du sentiment le plus impérieux, et en même temps le plus tendre qui prépare l'union des deux sexes. La danse mythique est grave et solemnelle; la danse héroïque est impétueuse et menaçante; la danse érotique, d'un côté vive et entreprenante, mais n'osant pas se livrer à ses transports, de l'autre reservée, mais permettant d'espérer, est le prelude du triomphe de l'amour.

Comme ce n'est pas ici l'endroit de developper cette idée, nous nous contentons d'observer, à l'occasion de la pl. XXXVIII, que la danse des peuples qui vivent sous la domination de l'empire russe, est généralement ou du genre héroïque, ou du genre érotique. Celle des Cosaques, que l'artiste nous présente ici, paraît appartenir au dernier, comme celle des Bohémiens ou Tziganes dont il sera question dans la pl. XL. Mais au lieu de la simplicité naturelle qu'elle doit avoir eue originairement, elle est devenue pour ainsi dire un art qui demande beaucoup d'exercice, et dont la perfection consiste dans l'exécution de pas et de sauts, dans lesquels le danseur déploye la souplesse de son corps, et surtout l'agilité de ses pieds.

XXXVIII. Blatt.

Der Kosákische Tanz.

Dieser Tanz, der mit einigen Abänderungen und Verfeinerungen in ganz Europa bekannt und beliebt geworden ist und eine Zeitlang für den höchsten Triumph der gesellschaftlichen Tanzkunst gehalten wurde, ist noch immer ein Lieblingszeitvertreib der Kosaken. Es kommt dabey vorzüglich auf Gelenkigkeit und Stärke der Füſse an; denn er besteht aus lauter künstlichen und schweren Pas und Sprüngen, die, wenn sie gut ausgeführt werden, angenehm in's Auge fallen. Er wird von zwey Personen getanzt, die einander gegenüberstehen und abwechselnd auf einander zutanzen.

Die Kosaken sind überhaupt ein fröhliches und leichtsinniges Volk, die keine Gelegenheit, sich zu belustigen, vorbeylassen. Daher denn Gesang, Musik und Tanz jede Gesellschaft beleben, auch wenn sie zu ganz andern Zwecken zusammengekommen ist.

Die Gesellschaft auf unsrer Kupfertafel scheint der Zufall oder die Langeweile neben der Staniza oder dem Kosakendorfe versammlet zu haben, und da sich gerade ein Balalaikenspieler dabey befindet, so ist dies Veranlassung genug, die Zeit mit Tanzen zu kürzen. Die Balalaika ist eine Zither mit zwey Saiten, zu welcher gewöhnlich gesungen wird, und dies scheint auch unser Virtuose zu thun.

Die Scene ist, nach der Kleidung der Kosaken zu urtheilen, am Don, wo bekanntlich die meisten Kosaken in einer treflichen Gegend, unter dem Nahmen der donischen Kosaken wohnen. Das Gebiet der donischen Kosaken, welches zu keinem Gouvernement gerechnet wird, besteht aus hundert Stanizen. Die Hauptstadt desselben ist Tscherkask am Don. Diese Kosaken haben verschiedene Privilegien und Freyheiten, und dies, verbunden mit dem Ueberflusse, den die herrlichen Besizzungen, die sie bewohnen, gewähren, verleitet sie zum Müssiggange, zum Wohlleben und zur Völlerey. Das Bild, welches Pallas von den Bewohnern der Stadt Tscherkask macht *), ist traurig, und zeigt, daſs

*) Th. I. S. 446

Cette danse est exécutée par deux personnes qui, placées vis-à-vis l'une de l'autre, dansent tour à tour, en s'approchant et s'éloignant jusqu'à la fin, où elles se réunissent pour faire quelques pas ensemble. Elle est ordinairement accompagnée de la Balalaïka, instrument dont la construction extrèmement simple, donne l'idée du luth, ou de la guitare dans leur origine. La Balalaïka n'est faite le plus souvent que d'une petite planchette, ou éclisse, sur la quelle on tend deux cordes de métal, qu'on accorde au moyen de deux chevilles. Cet instrument, qui donne peu de son, est cependant destiné à accompagner le chant.

Les Cosaques du Don sont en général une assez belle race d'hommes, d'un caractère gai, jovial et léger. Ils habitent un pays fertile, et jouissent de certains privilèges qui leur assurent une sorte d'indépendance. Le gouvernement russe ne réclame de cette nation d'autre rédevance que le service militaire. On sait qu'ils forment la cavalerie légère des armées russes. Leurs moeurs, auparavant simples, commencent à s'altérer depuis que les gratifications de la cour ont introduit des distinctions parmi eux.

Le portrait que Mr. Pallas fait des habitants de Tcherkask, ville capitale des Cosaques, prouve à quel point une alliance entre la barbarie et la civilisation est monstrueuse, et qu'en introduisant les raffinements du luxe et des plaisirs chez un peuple dont les dispositions intellectuelles et morales n'ont pas été développées de manière à les faire parvenir à la civilisation par des progrès lents, on lui fait un présent bien funeste, et qu'on expose ses moeurs au dernier degré de la dépravation.

Jettons encore un coup-d'oeil sur notre gravure, pour y remarquer, du côté gauche et près d'un puits, une Semlianka, ou une de ces huttes de terre dans lesquelles les Cosaques, ainsi que les troupes russes, demeurent lorsqu'on fait une campagne d'hiver. Ce sont des trous de forme quarrée, creusés en terre à une certaine profondeur. On couvre ces excavations de poutres et de planches, recouvertes à leur tour de terre, en forme d'une petite colline. On descend dans ces habitations souterraines au moyen d'une echelle. L'entrée se ferme avec des planches ou des nattes.

---

höhere Cultur, in Hinsicht der Lebensart und der sinnlichen Genüsse, ohne erhöhete Geistesbildung und Moralität, nichts als rohen Luxus und die höchste Verdorbenheit der Sitten hervorbringt.

Wir werfen noch einen Blick auf unsre Kupfertafel, wo wir linker Hand, neben dem Brunnen, den Eingang in eine sogenannte Semlänka oder Erdhütte bemerken, in welchen die Kosaken, so wie die übrigen russischen Truppen, des Winters zu campiren pflegen. Diese Semlänken sind viereckige Löcher, welche einige Faden tief und breit in die Erde gegraben, und, wo es geschehen kann, mit Balken oder Bretern ausgelegt werden. Von der ausgegrabenen Erde wird ein Hügel darüber aufgeworfen, in welchem die Thüre oder der Eingang angebracht wird, welcher des Nachts, oder bey schlechtem Wetter, mit Bretern oder Matten bedeckt wird. In das Innere steigt man auf einer Leiter und diese unterirdischen Wohnungen, welche die Kellerwärme haben, schüzzen wenigstens vor dem Erfrieren.



38.

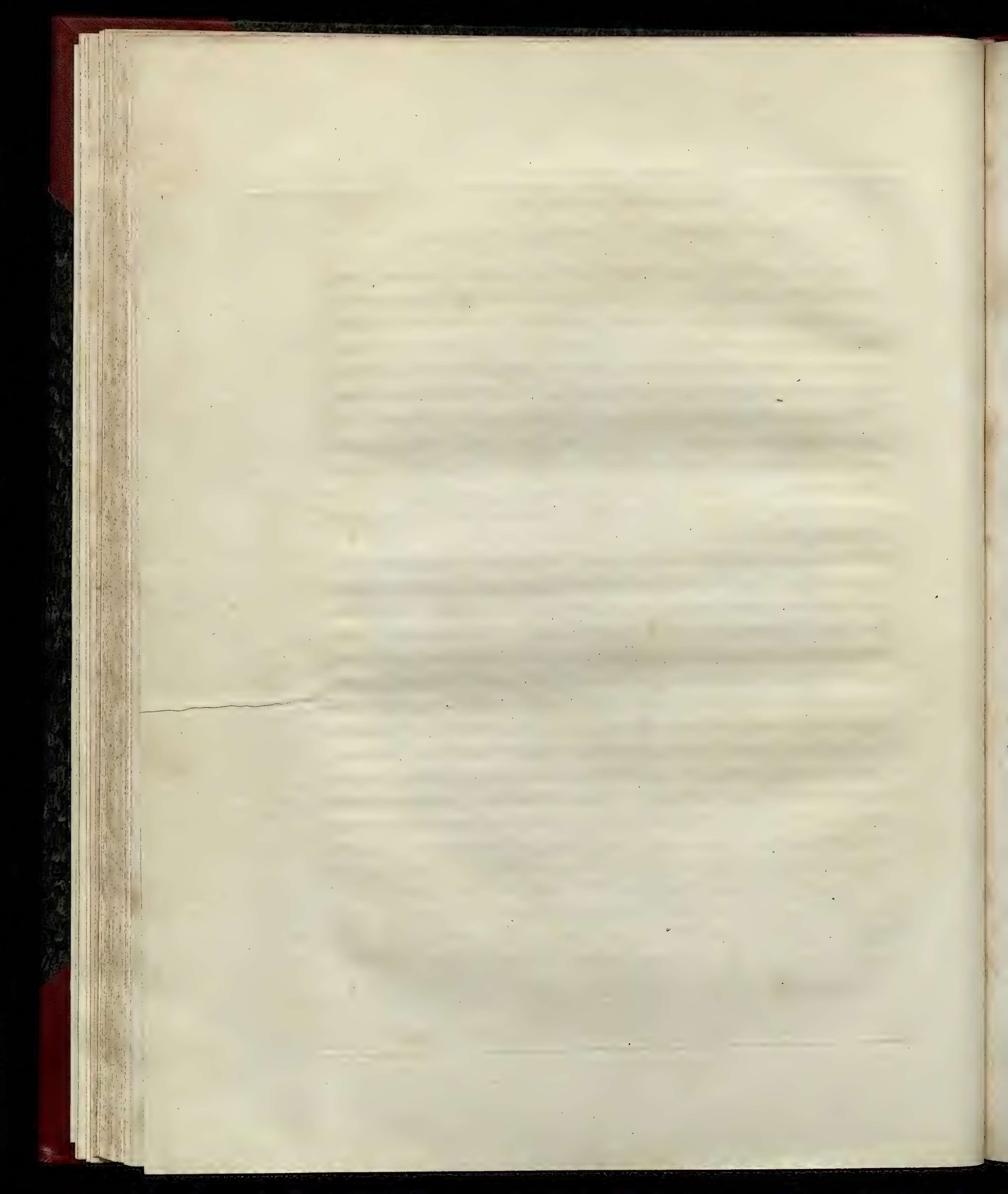


PLANCHE XXXIX ET XL.

BOHÉMIENS ET TZIGANES.

Cette race d'hommes, (dont il a déja été fait mention à la pl. XXI.) présente à plusieurs égards un phénomène dont il n'y a guères d'exemple, soit qu'on la considère dans son ensemble, comme une nation, soit qu'on l'étudie dans les individus. En effet, chez eux tout est extraordinaire et singulier, langue, physionomie, caractère, moeurs, habitudes; mais ces singularités excitent une sorte de dégout, plutôt que de l'étonnement. Ce qui surprend encore d'avantage, c'est l'obscurité presqu'impénétrable dans laquelle l'origine de ce peuple a été enveloppée jusqu'ici. Nous devons aux recherches approfondies de Mr. Grellmann *), des notions plus exactes sur ces soi-disant Bohémiens, et en particulier sur leur origine, et sur leur patrie primitive.

Suivant cet auteur estimable, enlevé trop tôt aux lettres, la race des Bohémiens, ou des Tziganes, comme nous les appellerons préférablement; ressemble à celle des Juifs, en ce qu'elle est dispersée sur une très grande partie du globe, sans reconnaître une patrie. Elle est répandue dans presque tous les états de l'Europe, dans plusieurs contrées de l'Asie, en Egypte et sur les côtes septentrionales de l'Afrique; et partout elle est étrangère. Mais elle diffère des descendants d'Israël, en ce qu'elle ne réclame aucun pays comme sa patrie originaire, et qu'elle ne peut, ou ne veut nous faire connaître ni la contrée qui a été son berceau, ni les circonstances qui l'ont obligée de s'expatrier. Elle semble même s'obstiner à nous cacher les raisons du peu de regret qu'elle a de tout temps témoigné, de vivre éloignée de son pays natal. Depuis quatre siècles, ce peuple erre en vagabond parmi nous, et nous ignorons encore d'où il est venu, comme on l'ignorait lors de sa première apparition, vers l'année 1417. Toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet n'ont abonti qu'à des conjectures, qui ne s'appuient cependant sur aucune preuve historique ou géographique directe.

C'est au commencement du XVme siècle que ces barbares parurent sur les confins de l'Europe, dans la Turquie européenne, non pas comme un corps de nation, ni comme un peuple conquérant, mais en hordes éparses de mal-heureux

*) Essai historique sur les Tziganes, par H. M. C. Grellmann, seconde édition à Goettingue 1787.

XXXIX. *Blatt.*

Krymische Zigeuner.

In der Krym giebt es eine beträchtliche Anzahl Zigeuner, die zum Theil nomadisiren und mit ihren Filzzelten von einem Orte zum andern ziehen, zum Theil aber in tatarischen Dörfern ansäſsig sind. Doch wohnen sie immer von den Tataren abgesondert, ob sie gleich in Kleidung und Sitten nur wenig von ihnen unterschieden sind und Sprache und Religion mit ihnen gemein haben; denn sie sind Muhamedaner, und reden durchgängig tatarisch.

Ausser den gewöhnlichen Zigeunergeschäften, dem Betteln, Stehlen und aus der Hand Wahrsagen, beschäftigen sich die meisten mit Korbflechten, Kesselflicken, mit Schmiede- und Klempnerarbeiten, und fast alle sind musikalisch, daher wir denn auch die Orchester bey den tatarischen Bällen (s. das vorige Heft Taf. 21 und 22) gröstentheils aus Zigeunern zusammengesezt sahen.

Die nomadisirenden Zigeuner der Krym schlagen ihr Lager gern in der Nähe von Städten und Dörfern auf, wo ihre Industrie Spielraum findet; denn da sie nicht, wie andre Nomaden, Viehzucht treiben, sondern ächte irrende Chevaliers d'Industrie sind, so brauchen sie Menschen, um ihre Künste zu üben und so ihren Unterhalt zu gewinnen. Die gutmüthigen, indolenten, Tataren sind leicht zu berücken, und so gedeihen die Zigeuner in der Krym ganz vortreflich. Und dies zeigt auch unsre Kupfertafel, auf welcher eine wandernde Zigeunerfamilie vorgestellt ist. So armselig der Aufzug ist, in welchem diese Leute erscheinen, so sieht doch allen die Sorglosigkeit und der Frohsinn aus den Gesichtern, etwa die alte Frau ausgenommen, die aber mehr vom Alter, als vom Kummer niedergebeugt ist, und welcher das Pfeifchen doch noch wohl zu munden scheint.

Eine Araba trägt die Habseligkeiten der ganzen Familie. Das wichtigste darunter sind die Materialien der wandernden Wohnung, die Stangen und Filzdecken. Auf dem magern Pferde sizzend, tränkt ein junges Weib den nackenden Säugling, während der besorgte Gatte es behutsam am Zügel leitet — in der That ein Zug, der dem Gefühle des Künstlers Ehre macht, er habe ihn nun nach der

fugitifs qui demandant un asyle. Depuis l'Hellespont, ils parcoururent en peu d'années les provinces les plus orientales de l'Europe, pénétrèrent ensuite dans la Bohème, et se répandirent de là dans presque toutes les contrées de l'Europe.

A leur arrivée dans ces différents pays, on leur donna les dénominations différentes sous lesquelles ils sont connus. Il paraît qu'un motif secret leur a fait faire un mystère de leur vrai nom national qui aurait conduit à la connaissance de leur pays natal. Cependant leur véritable nom de Tziganes, plus ou moins altéré, leur a été conservé parmi quelques nations, mais sans qu'on en ait suivi la trace pour découvrir leur origine. Il furent appellés Tchinganes en Turquie, Pharaons et Tziganys en Hongrie, Cyganis en Moldavie, Tzigeuners en Allemagne, Zingari en Italie, Gitanos en Espagne, Bohémiens en France, Gypsies (égyptiens) en Angleterre, Payens en Hollande, Tartares en Dannemarc, Tžiganki en Russie, Ghasies en Egypte, Charmi (voleurs) en Mauritanie.

A l'époque de leur arrivée, ils cherchèrent à accréditer l'opinion qu'ils étaient un peuple de l'Egypte*), on le crut jusqu'à ce qu'ensuite on apprit qu'en Egypte on les regardait comme étrangers, aussi-bien que partout ailleurs.

Par tout où ce peuple pénétra, on fut frappé des traits qui le distinguent tant au physique qu'au moral; traits qu'il a conservés jusqu'à nos temps sans altération sensible. — Les Tziganes ont un teint jaunâtre, qui n'a changé sous aucun climat; des yeux noirs et très expressifs, des cheveux noirs et longs; de belles dents blanches. Leur taille est généralement bien proportionnée; leurs membres bien faits ont de la souplesse, et leur constitution les fait jouir d'une santé inaltérable, quoiqu'ils aient à supporter tous les inconvenients d'une misère extrême. Leurs dispositions intellectuelles répondent à ces avantages physiques. A une conception facile ils joignent de l'intelligence et l'esprit d'adresse et de ruse. Ils pourraient réussir dans les arts mécaniques, et ils ont du talent pour la musique. Mais toutes leurs facultés de l'esprit sont asservies à des penchants dépravés, et à des inclinations basses. Insensibles au mépris et à l'ignominie, ils vivent dans l'abjection, et n'ont aucune ombre de pudeur. L'animalité la plus grossière préside à leurs jouissances. Paresseux et faineants, ils fuyent toute occupation réglée, et ne s'appliquent au travail que lorsque la faim les y force. Par cette raison les Tziganes ne sont ni agriculteurs ni pasteurs, à l'exception d'un petit nombre qui cultivent la terre dans l'Asie mineure. Ailleurs d'autres ont formé des établissements fixes, et en Espagne ils exercent la

*) Ils l'avaient probablement traversée en partie, en venant de plus loin.

Natur copirt oder aus seinem Herzen genommen. Doch unsre Gruppe zeigt mehr solche Züge. Die junge Mutter blickt mit der innigsten Liebe auf ihren Säugling, und scheint für nichts Anderes Sinn zu haben. Der Groſsvater leitet seinen Enkel unter freundlichem Gespräche an der Hand, und versagt sich selbst die Pfeife, damit sein Liebling rauchen kann. Eben so führt die Groſsmutter die kleine Ekelin. Diese sanften Empfindungen bey so rohen Menschen sind eine erfreuliche Erscheinung und zeigen, daſs das Bessere im Menschen von allen Verhältnissen und Lagen unabhängig ist, und sich im Stande der gröſsten Rohheit und Uncultur eben so gut und oft noch besser erhält, als bey der höchsten Verfeinerung und Ausbildung.



39.



profession d'aubergistes. Ils vivent la plupart sous des tentes. Quelquefois des grottes et des souterrains leur servent de retraite.

La gravure XXXIX représente une famille de Tziganes de la Crimée, où ils sont nomades comme les Tartares, dont ils ont adopté les usages.

Dans leur nourriture, ils ne dédaignent pas même des aliments qui repoussent la plupart des autres hommes. Comme la nature ne fournit pas toujours spontanément à leurs besoins, ils vont établir leurs demeures temporaires dans le voisinage des habitations, où ils gagnent leur vie en mendiant et en mettant de toute manière à contribution la credulité du peuple. Mais, outre la chiromancie, une de leurs principales ressources est le vol et l'escroquerie, qu'ils exercent avec une dextérité étonnante. Cependant ils sont quelquesfois forcés de suppléer par quelque travail à l'insuffisance de ces moyens. Celui auquel ils s'appliquent préférablement est le métier de chaudronnier, de serrurier et de maréchal ferrant ambulant. Il parait que de tout temps ce métier leur a été propre. D'autres excellent dans la profession de Maquignons. Quelques-uns sont menuisiers, vanniers, etc. Enfin le métier de bourreau et d'écorcheur ne leur répugne pas.

A tant de traits odieux et abjects, hâtons nous d'en opposer un qui nous soulage. C'est la tendresse paternelle des Tziganes. Ce sentiment se montre chez eux dans toute sa force, et ne se dementit jamais. Nous devons savoir gré à l'artiste de nous montrer ce peuple de ce côté favorable sur la planche XXXIX, qu'on ne regardera pas sans intérêt.

Les femmes des Tziganes partagent les bonnes et les mauvaises qualités de l'autre sexe. Mais l'absence presque absolue de décence et de pudeur, rend leur abjection encore plus révoltante. Elles excellent dans le talent de la danse. Ce talent entre essentiellement dans leur éducation, et devient une de leurs principales ressources pour gagner leur vie. Cette danse est généralement l'expression trop libre de la volupté et du desir. L'artiste nous en fait voir une esquisse sur la planche XL. La scène est ici en Russie, où les Tziganes fréquentent les villes, dans un costume différent, et bien plus recherché que celui des Bohémiens de la Crimée de la pl. XXXIX. L'attitude des danseurs annonce qu'ils se disposent à cet exercice, auquel le chant des assistants sert d'accompagnement. Le danseur doit y déployer la force et la souplesse par des sauts, des gambades et des mouvements brusques, entremêlés de cris aigus qui sont l'expression de son ardeur. Les mouvements de la danseuse au contraire, quoique tout aussi expressifs, sont mésurés avec une modestie simulée. Elle ne fait

XL. Blatt.

Der Zigeunertanz.

Diese Kupfertafel führt uns in eine elegante Zigeunergesellschaft. Wir sehen hier nicht mehr krymische, sondern eigentlich russische, Zigeuner, wie sie in und bey grofsen Städten hausen. Dies zeigt sowohl die Kibitke, welche vor dem Zelte steht, als auch die Kleidung der Männer, so wie der Weiber, die sich von der Tracht der krymischen Zigeuner merklich unterscheidet.

Ein junger Kerl und ein Mädchen tanzen den Zigeunertanz, wahrscheinlich zur Uebung; denn dieses Talent gehört zu den einträglichsten Zigeunertalenten und verdient daher, nach der Ziegeunerlogik, vorzüglilch geübt zu werden. Öfters werden nehmlich die Virtuosen in dieser Kunst von den russischen Grofsen bey Lustbarkeiten gebraucht, um die Gäste durch ihre Tänze zu belustigen, wofür sie denn gut bezahlt werden. Und nicht selten ist dieser Tanz, in welchem die Zigeunersirenen alle ihre Reize zu entfalten wissen, die Veranlassung zu einem noch gröfsern Erwerbe, den keine Zigeunerin so leicht verschmähet.

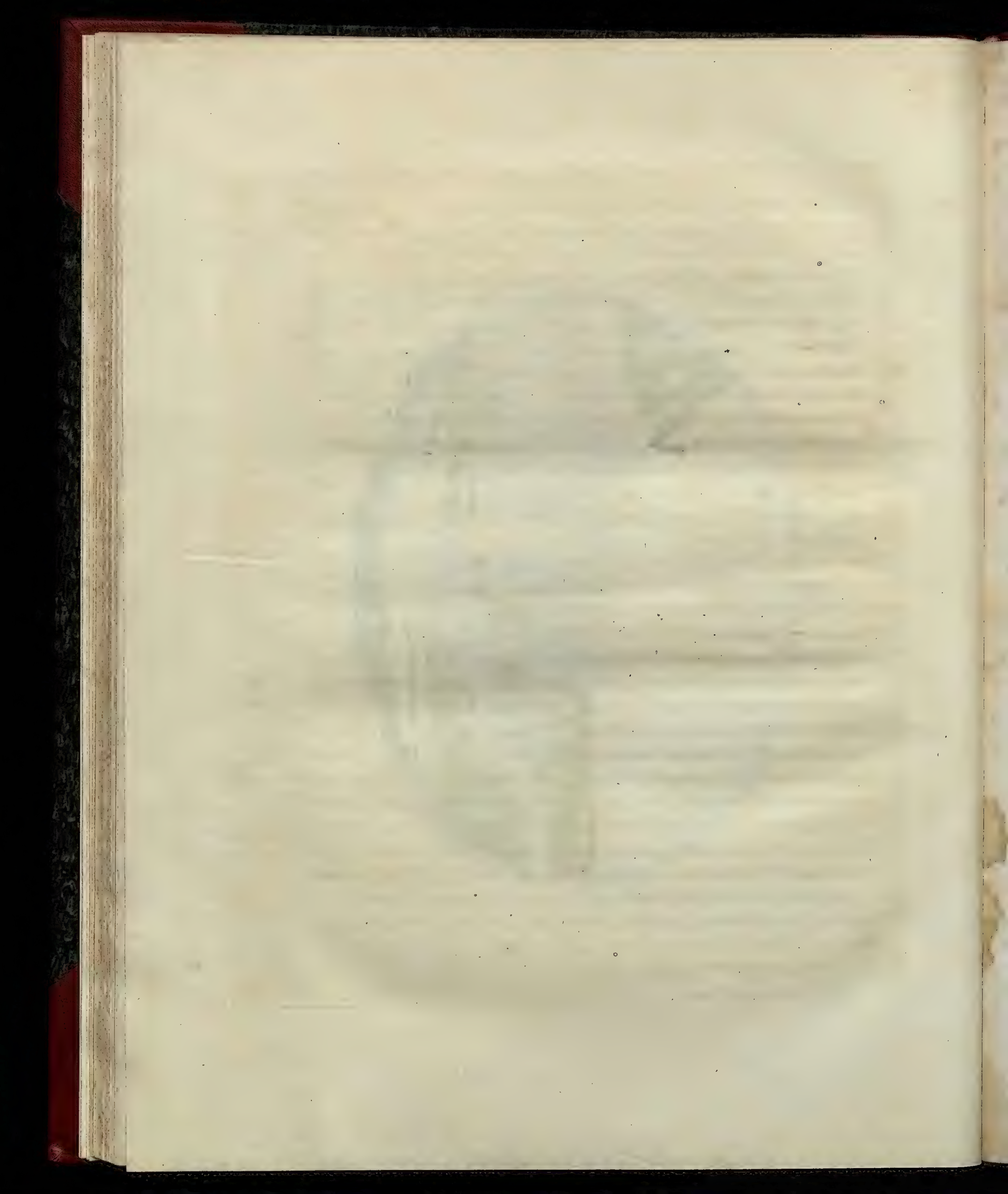
Es ist schon an einem andern Orte *) von diesem Tanze die Rede gewesen; hier aber soll er etwas umständlicher geschildert werden.

Ein Jüngling und ein Mädchen stellen sich einander gegenüber und tanzen dann auf einander zu, jener in raschen, kecken, Sprüngen, diese mit leisen, bescheidnen, Schritten, aber immer in lockender und verführerischer Stellung. Dabey sind die Augen, die Hände und der ganze Körper in beständiger Bewegung. Während der Jüngling mit den Händen heftige Bewegungen macht, kühne Blicke auf das Mädchen wirft, dann und wann laut aufjauchzt und durch seine ganze Haltung die Stärke des Feuers, das ihn beseelt, so wie die Zuversicht auf seinen Sieg verkündet; zeigt das Mädchen durch verstohlnes Winken mit den Augen und Händen und durch die wollüstigsten Bewegungen des Busens, der Hüften und Schenkel ihre Willfährigkeit sich besiegen zu lassen. Ueberhaupt ist dieser Tanz nichts weiter als eine Pantomime, welche den höchsten sinnlichen Genufs darstellt. Es wird also nicht befremden, wenn ich ihn nicht weiter ausmahle; denn mehr

*) Sitten, Gebräuche und Kleidung der Russen aus den niedern Ständen etc. Band II. Abtheil. 2. S. 62.



40.



pour ainsi dire que planer sur l'arène. Mais le jeu de ses yeux, le mouvement d'oscillation de tout son corps, trahissent une agitation intérieure. De temps en temps elle répond aux cris du danseur par un éclat de voix qui n'est pas moins perçant. Le grand mouchoir qui descend de ses épaules, lui sert à exécuter une pantomime qui souvent n'est pas dépourvue de grace.*)

Pour achever le portrait des Tziganes, nous dirons encore, qu'à proprement parler, ils sont sans religion, et qu'ils embrassent et quittent avec la même facilité tous les cultes. Ils bornent leurs voeux à cette vie. Quelque misérable qu'elle soit pour eux, ils la passent dans une insouciance, et même une gaieté qui ne les quitte qu'aux approches du trépas.

Pour résoudre le problème de l'origine des Tziganes, Mr. Grellmann a suivi les indications qu'on peut tirer de la langue particulière qu'ils parlent. Cette trace l'a conduit sur la côte de Malabar. L'identité du langage des Tziganes avec celui de cette partie de l'Inde, une fois constatée, jette du jour sur tout ce qui avoit paru inexplicable. Il est dès lors incontestable que les Tziganes tirent leur origine de cette contrée, et que nommément ils descendent d'une classe d'hommes, qui leur ressemblent en tout, de la caste des Suders ou Parias, si méprisée des autres castes indiennes. C'est donc là que le caractère d'abjection leur a été imprimé comme une marque indélébile. C'est là aussi qu'on retrouve presque toutes leurs habitudes.

Mais comme, de tous les peuples, les Indiens sont les plus superstitieusement attachés à leur pays, comme a une terre sainte, il faudra chercher dans quelque catastrophe terrible le motif de l'émigration des Tziganes. L'événement s'explique par l'expédition du redoutable Timur dans l'Inde en 1408 et 1409. La terreur qui précédait ce conquérant sanguinaire, avait probablement engagé une partie des habitants du Malabar et de Surate à se dérober à ses fureurs, en se portant vers l'occident jusqu'à l'embouchure de l'Indus, c. a. d. par le pays de Multan, où se trouve encore aujourd'hui un peuple qui, selon le témoignage de Thévenot, porte le nom de Tziganes. Une partie des malheureux fugitifs se seront fixés dans le Multan. Le reste aura continué sa route vers l'occident, par les contrées désertes de la Perse méridionale jusqu'à l'Euphrate, et de là, à travers une partie de l'Arabie, jusqu'en Egypte, en Syrie etc. Huit ou neuf ans après sa première émigration de l'Inde, ce peuple a pu faire son apparition en Europe, où il n'a pas jugé convenable de se prévaloir de son origine.

*) Cette danse, exécutée d'une manière décente sur le théatre, ou même au bal, présente un spectacle très attrayant.

mahls habe ich ihn auf eine Weise tanzen sehen, daſs ich schamroth den Blick wegwenden muſste. Ein wichtiger Behelf für die Tänzerin ist das Tuch, welches ihr um die Schultern flattert, und mit welchem sie sich bald den Busen, bald die Augen, verhüllt, und dann verstohlen und schalkhaft darunter hervorblickt. In der That gehört dieser Tanz, wenn er einigermaſsen veredelt erscheint, wie z. B. auf dem russischen Theater, wo er nicht selten von Zigeunern getanzt wird, zu den reizendsten und angenehmsten Spielen Terpsichorens, und besonders sind die verschiednen Stellungen der Tänzerin, wodurch er am meisten verschönert wird, im höchsten Grade anmuthig und erfreulich, so daſs es kein Wunder ist, daſs er jezt, nur verfeinert und vom Unanständigen gereinigt, zu den Lieblingstänzen der eleganten Welt in Ruſsland gehört.

